

# LA VIE ILLUSTRÉE

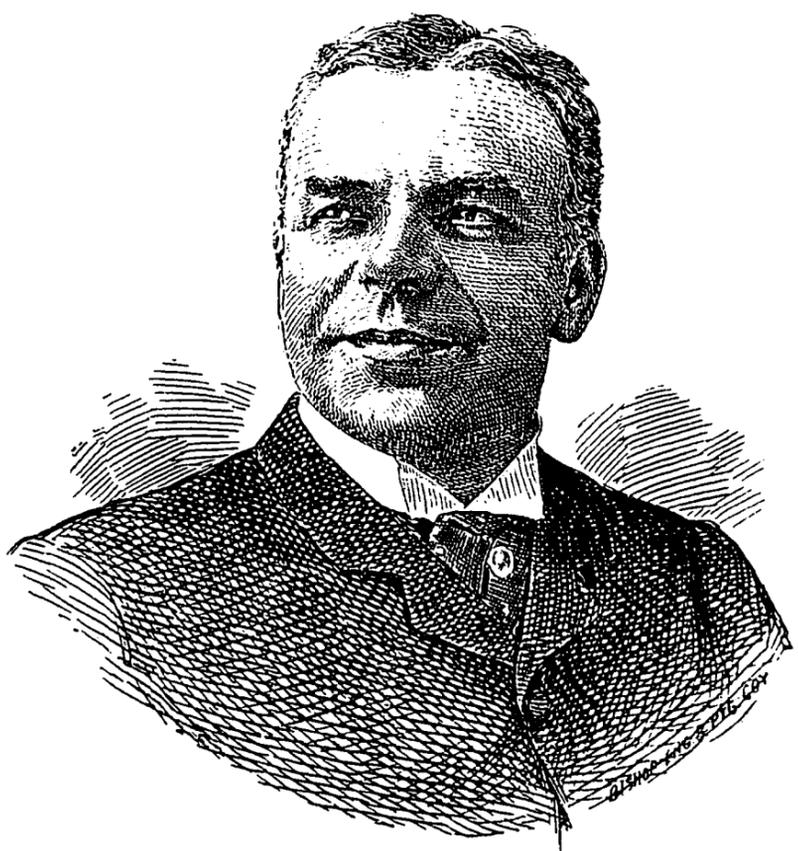
JOURNAL LITTÉRAIRE  
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE  
ARTISTIQUE, DE SOCIÉTÉ ET DE SPORT.



LA SAINTE

*Un  
magnifique des sott  
et devant les  
méchants,  
me pense  
de tout  
pour ne pas  
être obligé  
d'en pleurer  
Boulevard*

REGATES  
SPORT  
MARINE  
Composition et Dessin  
à la plume  
par Réj. Quénin



COQUELIN AÎNÉ



## CAUSERIE LITTÉRAIRE



“ Amis, l'ennui nous tue et le sage l'évite.”

Ne trouvez-vous pas, bon lecteur, aimable lectrice, à qui je demande la bienvenue, que ce vers du poète a une large application dans le temps présent.

Je ne suis pessimiste, je me hâte de vous le dire, ni par goût, ni par tempérament, mais vraiment, “ nous vivons dans un temps qui semble un vaste rêve,” avec cette aggravation que ce rêve est un cauchemar.

La suspension des affaires, les intempéries de Mars, les intrigues

des politiciens, la désorientation des principes et des idées, l'affaiblissement des mœurs nous amènent à un tel état de lassitude que nous sommes tombés dans un état d'apathie profonde.

Je ne dois et ne veux pas, dans ces Causeries, où j'espère faire ample connaissance avec vous, laisser pénétrer le levain de discorde qui s'appelle la politique ; si, exceptionnellement aujourd'hui, je fais allusion aux désordres qu'elle cause, c'est pour mettre à côté du mal, le remède.

Remède est bien un peu présomptueux, foin des rebouteurs et des marchands d'orviétan ! Mettons palliatif.

Comme tout le monde, j'ai été jeune et enclin aux enthousiasmes et aux engouements, mais me voici parvenu à cette période de la vie,

“ Où monté sur le faite on aspire à descendre.”

Je n'ai pas encore, Dieu merci, les affaiblissements et les désespérances de la vieillesse, mais je n'ai plus, et je m'en tiens pour satisfait— les illusions et les engouements irréflectés. Les conseils de ceux qui ont atteint ce temps de la maturité ont leur valeur.

Il est encore des gens—et peut-être vaudrait-il mieux être du nombre—auxquels il suffit de dire dans l'état qui nous occupe. “ Elevez votre cœur vers Dieu, et priez ?” Je connais de bonnes âmes—ce qui n'est pas synonyme d'idiot et de crétin—qui parmi le dégoût ou la tristesse trouvent un refuge assuré dans les consolations surnaturelles, mais je crois bien que leur nombre va se restreignant de jour en jour ; la foule aujourd'hui se demande :

“ Comment sous la sainte lumière  
Voit-on des actes si hideux,  
Qu'ils font expirer la prière  
Sur les lèvres du malheureux.”

A ceux-là, cependant, ou du moins à beaucoup d'entre eux—car il n'existe pas plus de spécifique en morale qu'en thérapeutique—il faut une distraction pour faire oublier les ennuis, un baume pour calmer l'acuité des douleurs.

Voulez-vous essayer le mien ?

Quand, après une journée de travail, j'ai eu à subir les exigences de mes semblables et de ma position, les intempéries des saisons et des événements, le positivisme des tracasseries matérielles et les moyens incertains d'y parer, les commentaires des fâcheux et les racontars des journaux, je faisais compagnie à tout le monde et je m'enferme avec mes livres.

Ah ! les bons et sûrs amis ! Quelles soirées délicieuses et sans regrets d'aucune sorte ils me font passer.

Que je m'adresse à Reman, à Bossuet, à Taine, à Mérimée, à Mme de Sévigné, à Feuillet, aux Goncourt, à Daudet et à cent autres ; chez tous, je trouve ce dont j'ai besoin après le terre-à-terre de la journée ; des aspirations libres et élevées, de la bonne foi, de la vérité. Avec les uns, je suis toujours d'accord, mais ils me disent si bien ce que je sens sans savoir l'exprimer ; avec d'autres, j'en prends et j'en laisse, tout en essayant de me rendre compte en quoi ceci m'attire et pourquoi je répugne à cela ; avec quelques-uns, j'ai toujours maille à

partir, mais nos discussions sont courtoises et de bonne compagnie. Chez tous, j'apprends beaucoup de choses que j'ignorais, je constate des progrès à faire, des erreurs à redresser.

Tenez, laissez-moi vous dire de suite le profit énorme que je commence à retirer de mon commerce avec les grands esprits ; je deviens *tolérant*. Voilà une vertu dont tout le monde a plein la bouche, qui devrait être de première obligation partout.

Croyez-moi, lecteurs, essayez mon procédé, mon palliatif, mon baume, et vous m'en direz des nouvelles.

Encore êtes-vous plus heureux que les générations précédentes ; nous n'avions pas, de mon temps, ces avalanches de beaux et bons volumes, ces éditions de choix et à tous prix, ni ces bibliothèques publiques et gratuites et ces cabinets de lecture toujours plus nombreux et mieux tenus.

Sachez profiter de ces richesses.

Dans ma prochaine causerie, je vous dirai le sens étendu que je donne aux mots littérature et belles lettres.

En attendant, laissez-moi vous dire que je me propose de traiter avec vous et pour vous, à cette place, tout ce qui est de leur domaine—et le champ est vaste,—familièrement sans trivialité, utilement sans pédantisme. Je ferai de mon mieux pour vous agréer.

Je ne suis pas un érudit, mais un simple amateur qui a le goût de ce qui est bon et beau, et qui se passionne à l'idée de vous être utile et agréable.

MAX.



LE LIEUTENANT-COLONEL C. A. DUGAS

Le nouveau lieutenant-colonel de notre valeureux 65<sup>me</sup> bataillon est âgé de 44 ans. Il naquit à St Rémi. Son père, le Dr Dugas, fut l'un des principaux patriotes de 1837-38.

Après un brillant cours d'études au collège de Montréal, M. Calixte Aimé Dugas fit son droit chez MM. Carter et Girouard. Il fut admis au barreau en 1868.

Après avoir exercé seul la profession d'avocat durant quelque temps, il s'associa avec M. Longpré, actuellement notaire.

D'opinion libérale en politique, il présenta sa candidature pour la représentation du quartier Hochelaga ; mais les élections ne lui furent pas favorables.

Peu de temps après, il fut nommé magistrat de police, et il occupe encore, aujourd'hui, cette position.

M. Dugas a obtenu les plus grands succès à l'École Militaire de cette ville.

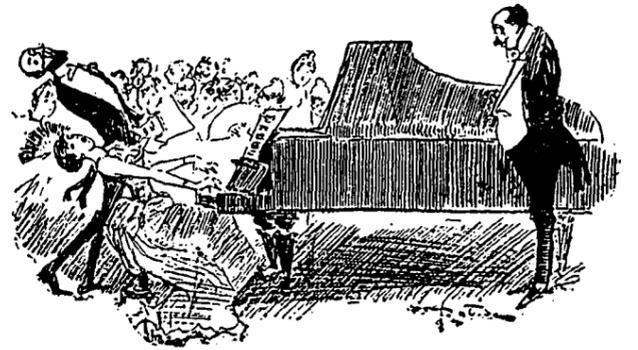
M. Dugas a toujours montré beaucoup d'attachement au 65<sup>me</sup> bataillon, dont il fut nommé aide-major en 1879, après la réorganisation par le lieutenant-colonel Ouimet.

On se souvient de la ténacité avec laquelle il a poursuivi le fameux Shepherd, du *Toronto News*, le détracteur de ce bataillon modèle, jusqu'à ce qu'il ait obtenu des rétractations complètes.

Tout le monde approuve la nomination de M. Dugas et assurément, un meilleur choix ne pouvait être fait.

Sous son commandement, notre bataillon continuera à briller, de façon à conserver le rang élevé qu'il occupe depuis longtemps dans l'armée canadienne.

## ECHOS DU HIGH-LIFE



Le 5 courant a eu lieu, en la chapelle du Bon Pasteur, à Québec, le mariage de Mlle Marchand, fille de l'honorable orateur de l'Assemblée législative, avec M. Gustave Grenier, greffier du conseil exécutif.

Un grand nombre de riches présents ont été offerts à la mariée ; on remarquait surtout un magnifique service en porcelaine et de superbes pièces d'argenterie massive.

Les nouveaux mariés sont partis en voyage de nocce.

\* \*

Le 5 courant, un grand banquet a été donné aux échevins et conseillers de St. Roch, à Québec, à l'hôtel de Québec, par les marchands de cette paroisse.

Discours de rigueur.

Succès complet sur toute la ligne.

\* \*

Le premier bal officiel de Leurs Excellences le gouverneur général et lady Stanley, a obtenu un magnifique succès.

La foule des brillants invités était trop considérable pour que nous puissions citer les noms des personnages importants qui s'y trouvaient mêlés.

On a beaucoup admiré certaines toilettes féminines qui dénotent un goût exquis chez celles qui les portaient.

\* \*

Notre nouveau maire M. Jacques Grenier, donnera, après le carême, une grande réception à l'hôtel de ville.

Il y aura de bonne musique.

La réunion promet d'être nombreuse et choisie.

\* \*

Le temps du carême est la morte saison des fêtes, des soirées et des réceptions. Aussi, *Masque de Velours* a-t-il peu de choses à dire cette semaine. Il en sera de même durant de longs jours, hélas ! et il ne serait pas surprenant qu'il périsse d'ennui.

MASQUE DE VELOURS.

## INTERIEUR D'UN "SLEEPING-CAR"

Les immigrants et les colons obtiennent, dans les wagons du chemin de fer Pacifique Canadien, des *sleeping-cars* à prix réduits dont l'installation ne laisse pas que de leur être très comode.

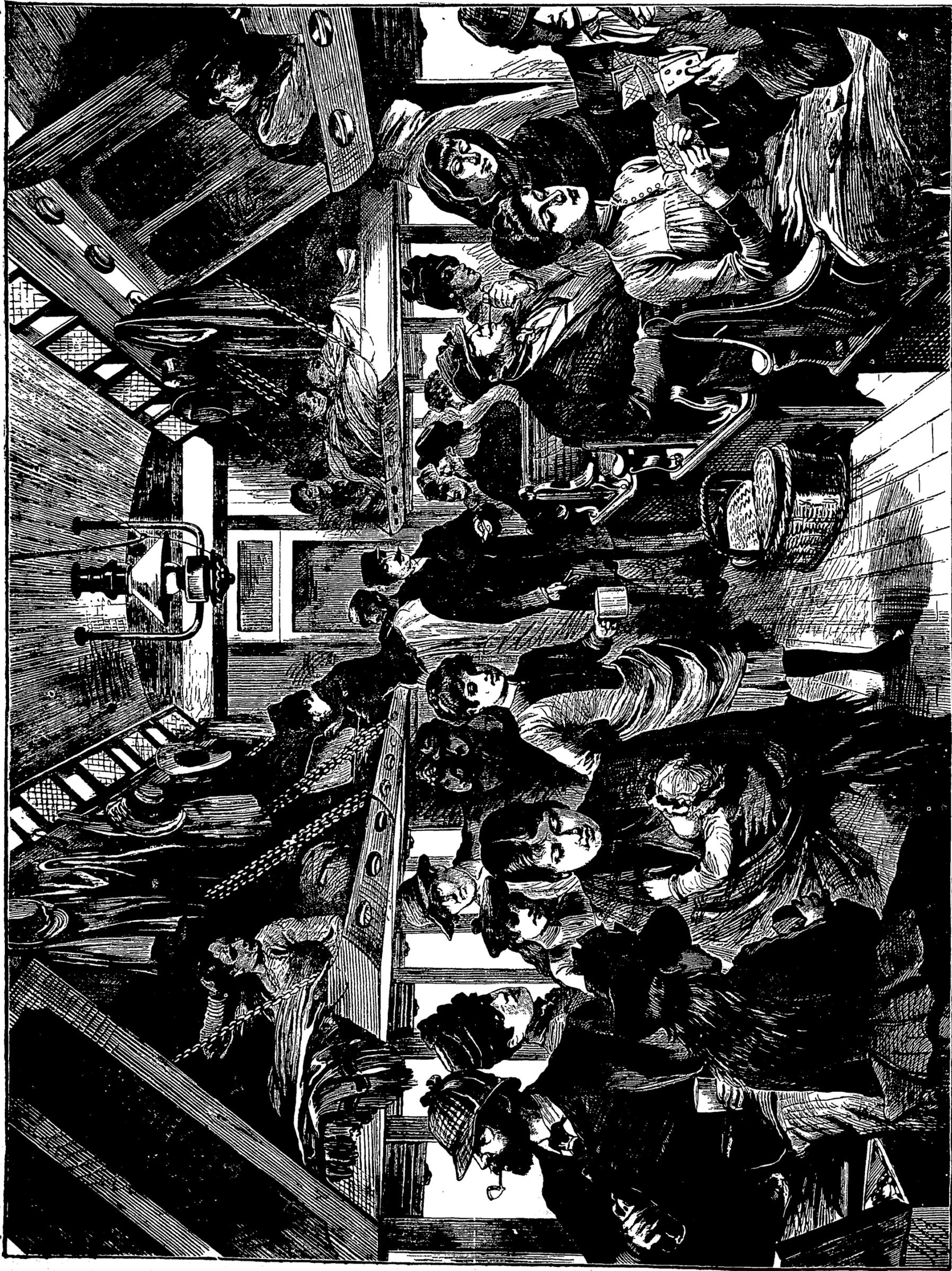
Ces wagons ne sont pas aussi luxueux que les Pullman, il est vrai ; mais les voyageurs dorment aussi bien sur le drap ou le cuir que sur le velours.

Notre gravure de la 4<sup>ème</sup> page représente l'intérieur d'un de ces *sleeping-cars*, en route pour le Nord-Ouest.

Chaque train transcontinental comprend quatorze wagons dortoirs et onze wagons servant de salle à manger.

Vers le soir, les lits des *sleeping-cars* sont arrangés de façon que chacun se trouve isolé et caché aux yeux de ses compagnons de voyage. Des baignoires et des lavabos sont à la disposition du public.

Comme le parcours est très long, les employés du chemin de fer arrivent à se familiariser avec les voyageurs à qui ils signalent l'approche des sites ou des lieux remarquables et, au terme du voyage toute la wagonnée éprouve une certaine peine à se disperser pour ne plus se revoir, tel les voyageurs qui viennent de faire en compagnie, un long voyage sur l'océan.



INTERIEUR D'UN "SLEEPING CAR" SUR LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE.

## JOYEUSETÉS DES TEMPS.

Les membres du parlement fédéral se la coulent douce, depuis quelque temps : ils ont en horreur les choses sérieuses ; ils s'amusent à discuter d'innocentes questions dont l'intérêt est complètement nul pour le public.

Je ne les blâmerai certainement pas, au contraire ; j'aime les distractions et les frivolités qui délassent les fibres du cerveau, surtout par ces temps de rhumes ou la tension de l'esprit peut produire de fatales congestions.

Je ne leur reprocherai pas, non plus, d'avoir fait preuve d'une sensibilité de cœur peu commune en consacrant deux séances à la discussion des questions de la protection des animaux et de la suppression du tir à pigeons.

Chacun a ses moments de sensiblerie ; les membres du parlement fédéral n'en sont pas exempts.

Mais je trouve puéril le projet de loi de M. Waters, ayant pour but de conférer aux demoiselles et aux veuves— pas aux femmes mariées— le droit, le privilège, l'immense avantage de voter !

M. Waters a écouté les cris de revendication des demoiselles et des veuves ; mais il est resté sourd à ceux de la femme mariée.

Pourquoi ce passe-droit ?

Parce que la femme, en prenant un compagnon, devient une moitié femelle qui, unie à une autre moitié mâle, constitue un être complet.

Or, la moitié mâle jouit déjà du droit de vote ; donc, une seule personne cumulerait deux voix si la moitié femelle devenait électeur. *Quod erat demonstrandum.*

Tel doit être, je suppose, le raisonnement tout au moins spécieux, qui a induit M. Waters à apporter une légère variante dans la rédaction d'un projet de loi renouvelé des Grecs et dont le fond est, plus que jamais, sujet à critique.

Je ne discuterai pas la valeur de la variante en question ; mais rien ne m'empêche de penser que M. Waters s'est laissé enjôler par quelque vieille fille ou veuve jalouse, comme de raison, des femmes enchaînées dans les doux liens du conjugo, et que le projet de loi—ou le *bill*,—qu'il a déposé sur le bureau de la chambre, n'est qu'un projectile vengeur, œuvre de l'esprit de *vendetta* de quelque *créature*.

Sinon, je dirai que les femmes ne sont jamais satisfaites.

Que leur manque-t-il ?

Elles ont introduit dans la maison le piano— le premier cri de la revendication féminine, comme dit Caïban— dont la voix étourdissante domine toutes les autres, de la cave au grenier.

Elles ont voulu être doctoresses, pharmaciennes, chirurgiennes, écrivains—je ne veux pas dire bas-bleu,— peintres, sculpteurs, graveurs, violonistes, etc. ; et elles sont ou peuvent être tout cela.

Elles montent à cheval, elles sont reines, elles sont, enfin, tout ce qu'elles veulent être.

Elles règnent en maîtresses absolues sur toute l'humanité qui s'abrutit à leurs pieds dans une éternelle contemplation ; elles commandent en souveraines...

Ça ne leur suffit pas encore.

Il y a un embêtement que les hommes gardaient pour eux, dont ils évitaient de parler à leurs compagnes : le privilège de déposer un morceau de papier dans une urne.

Elles veulent l'avoir aussi, elles, ce privilège, na ! et M. Waters l'a demandé pour elles.

Mais en négligeant les femmes mariées, il a fait une boulette qui lui coûtera cher, il a agi avec une légèreté qui le perdra. Il s'en apercevra aux élections, si le cœur des maris n'est pas cuirassé d'un triple airain.

Mais, en somme, si elles l'obtiennent, un jour ou l'autre, ce droit de voter tant convoité, pensez-vous qu'elles s'en serviront jamais ?

Non.

Tout ce qu'elles auront de nouveau, ce sera la ratification écrite, approuvée par nos législateurs, du droit d'imposer leur volonté ; droit qu'elles possèdent depuis le paradis terrestre et qu'elles ont exercé le plus souvent possible jusqu'à nos jours.

Ah ! par exemple, je vous assure que je ne geindrais pas si nos conseillers municipaux se décidaient, un bon jour, à ouvrir les yeux sur les agissements de notre compagnie de tramways, petits chars ou traîneaux— comme on voudra.

En voilà des gens qui s'arrondissent, qui se font du lard à nos dépens, les monopoleurs !

Avec quelle désinvolture ils nous traitent par-dessous la jambe !

Considérez ce tramway qui passe devant vous, avec une lanteur de tortue, traîné sur ses patins par deux rosses efflanquées.

Il y a trois quarts d'heure, au moins, que vous faites le pied de grue au coin d'une rue, en vous morfondant.

Vous avez lâché une joyeuse exclamation quand, dans le lointain, s'est dessinée vaguement à vos yeux une forme de chenil ambulante : " Le voilà donc, enfin ! C'est bien le cas de le dire : Tout vient à point à qui sait attendre " ... pourvu que vous ayez quelque rendez-vous élastique, pourvu que votre ami, votre femme, ou autre, ne regarde pas à une heure près...

Mais, déception ! Le rêve doré de prendre place dans le véhicule, ce rêve charmant dans lequel vous vous étiez complu, éclate comme une bulle de savon.

En dehors du chenil ambulante est suspendue une grappe humaine, ayant pour point d'appui la plateforme. Le tribord à babord elle se laisse cahoter. Les uns sont cramponnés des deux mains à la barre de fer, les autres ne se soutiennent qu'à l'aide d'un seul doigt et les autres... par le concours de cette force secrète qui réunit les molécules.

Qu'importe, la guinbarde avance et recrute encore de nouveaux acrobates.

Vingt fois sur le parcours, la masse vivante se désagrège pour livrer passage à quelque fortuné voyageur de l'intérieur. Il faut être là, quand la voiture se remet en branle, pour se faire une idée du déploiement d'agilité nécessaire à ceux qui veulent se réamalgamer dans une position tenable.

Ne vous faites pas illusion quand vous avez le bonheur de vous asseoir sur une des banquettes frippées : à peine serez-vous installé depuis deux minutes qu'une dame surgira, à qui il vous faudra céder votre place, puisque vous n'êtes pas un sauvage ; mais, au contraire, un vert galant.

Alors, les mains passées dans une lanière de cuir, au-dessus de votre tête, vous serez forcé de vous tenir debout, les pieds joints, suivant du corps les oscillations du tramway à patins, jusqu'au terme de votre voyage où vous arriverez fourbu, en retard d'une heure, et tout cela, pour cinq centins !

Il serait beaucoup plus avantageux de conserver votre argent et d'aller à pied.

Mais il serait beaucoup plus pratique de forcer les monopoleurs de transports d'hommes et de femmes, de se conformer aux engagements qu'ils ont signés.

LÉON FAMELART.

## HISTOIRE D'AMOUR.

Après avoir souffert, il faut souffrir encore ;  
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.  
ALFRED DE MUSSET.

Il me fait toujours peine de voir le chagrin dérouler son voile sombre sur les illusions d'un cœur de dix-huit ans et étouffer en lui les délicieuses espérances qui parfument toute jeunesse : Surtout lorsque ce cœur bat sous un sein de jolie fille d'Eve ; il aime tant à aimer, il caresse tant de chimères et il croit si peu à la souffrance.

Un soir du mois dernier, dans un salon, une jeune amie chantait avec une exquise sympathie une romance d'amour ; sa voix vibrante triste et dolente comme un chant de fauvette abandonnée et je surpris, cachée au coin de sa paupière, une larme timide.

Elle pleurait, cette ingénue aux dix-huit printemps, et plus tard j'ai su pourquoi.

Cette chanson qu'elle venait de dire avec tant d'âme, elle l'avait chantée naguère, en ces jours de gais soleils et de brises embaumées, elle l'avait chantée, dis-je, avec un cousin de vingt ans, jeune étudiant au cœur brûlant et rempli d'enthousiasme.

Cousin et cousine s'adoraient alors et redisaient souvent ensemble des refrains attendris ; ils avaient bâti

maints castels au pays aimé des songes et un jour tout s'éroula et ensevelit ces saintes tendresses sous ses ruines.

Eh bien ! cette romance était un écho du passé qui venait lui parler de plaisirs envolés et de bonheurs évanouis !

Elle revoyait son cher cousin que lui ramenait la vacance ; elle refaisait en rêve ces promenades à deux, sous les allées bordées d'orneaux et dans les sentiers solitaires qui avoisinaient la maison paternelle ; elle pensait à ces entretiens où l'on se répète souventes fois ce serment du cœur : " je t'aime, " enfin toutes ses naïves joies d'autan, toutes ses aspirations vers l'avenir revenaient à sa mémoire comme des colombes éplorées qui errent à l'aventure près de la branche où jadis elles avaient leur nid, maintenant brisé.

Elle n'est pas la seule enfant qui pleure à dix-huit ans ! Elle n'est pas la seule qui a trouvé du fiel en voulant boire d'un trait la coupe du bonheur, car, a dit un philosophe, c'est une coupe qu'il faut vider lentement pour ne pas remuer la lie qui est au fond.

Cependant ces larmes qui mouillent des grands yeux noirs pleins de rêverie ou des yeux bleus pleins d'espérances, c'est triste, c'est navrant ! A notre âge on a toujours soif d'aimer et on ne sait pas assez que l'amour est une fleurette éphémère, une petite rose qui n'a d'épines que lorsqu'elle est épanouie.

Moi j'ai vingt ans et déjà j'en ai rencontré bien souvent sur ma route, des débris de ce que j'ai affectionné, de ces amourettes déçues, de ces espoirs éteints qui sont les feuilles mortes de l'arbre de la vie.

Mais le cœur est ainsi fait ; pour oublier les désillusions, il cherche de fraîches et nouvelles illusions ; et pour ne pas trop regretter une blonde inoubliée, on offre son cœur à quelque brunette affectueuse. L'amour est un enfant de six mille ans, a dit Victor Hugo, et j'ajouterai que depuis soixante siècles les révolutions du cœur se sont toujours opérées de la même manière.

VALMORE.

## LA DAME QUI BAVARDE

EN CHEMIN DE FER

Cette aimable personne est-elle assez énervante !

Le plus souvent elle est sèche et entre deux âges. Quelquefois, elle a aussi de l'ampleur. Elle est en somme ou très maigre ou très grasse. Quelle platine ! Quelle délicieuse platine ! Depuis le moment où elle a mis le pied dans le compartiment, accompagnée d'une sorte de confidente muette, comme dans les pièces classiques, et qui ne la quitte jamais, jusqu'à la minute suprême où elle descend du train, sa langue fonctionnera, jugera, appréciera, débitera, révélera, insinuera, analysera, inventera mille riens, mille sonnettes, qui n'ont pas l'ombre d'intérêt et que vous apprendrez ainsi à votre corps défendant, sans pouvoir vous isoler de cette musique incessante de crécelle.

En trente minutes de chemin de fer, vous aurez appris où elle habite, comment son mari s'appelle, quel âge il a, ce qu'il vend, combien elle a d'enfants, dans quelle pension elle les a mis, qui elle voit, qui elle ne voit pas, quand elle reçoit, combien lui coûte son loyer, quels sont ses principes religieux, dans quels magasins elle achète de préférence, ce qu'elle donne à sa cuisinière, comment elle a connu Mme T..., pourquoi elle s'est brouillée avec Mme Z..., quand elle a marié Mlle C..., de quoi est mort M. X..., ce qu'elle a appris sur les sœurs V..., ce qu'on dit des frères K..., comment on portera les chapeaux le mois prochain, pourquoi elle se trouve ce jour-là en chemin de fer, ce qu'elle va faire en arrivant chez elle, ce qu'elle fera demain, à quelle heure son mari va rentrer, ce qu'elle doit faire la semaine prochaine, de quelle race est son chien, à quelle âge il a eu la maladie... Enfin, c'est énervant, étourdissant. On dirait une pie artificielle et à remontoir.

Voulez-vous une définition originale de la femme ?

" La femme est l'addition de la pensée, la soustraction du porte-monnaie, la multiplication du genre humain et la division des amis. "

Prenez la chose en riant, mesdames.

## UN JOUR D'ÉLECTION



SCÈNE DE LA VIE CRUELLE

La scène représente une grande indécision et un temps chien.

## PERSONNAGES :

Veaudoré, candidat aux honneurs civiques.

Marichette, sa femme.

Madame Merluchon, une voisine.

## SCÈNE I

Veaudoré, vient de se lever et fait sa toilette devant une armoire à glace.

Veaudoré.—Quelle nuit terrible ai-je passée? Je crois qu'il était trois heures du matin lorsque je suis revenu de mon comité central. J'ai passé au moins une heure à réfléchir avant de m'endormir. J'ai dormi une heure tout au plus. Oui, cinq heures sonnaient au moment où je me levais. Je n'ai pas une minute à perdre. Et ma barbe qui n'est pas faite. Je parie qu'il n'y a pas d'eau chaude. Marichette! Marichette!

## SCÈNE II

Marichette, (en peignoir, et les cheveux en désordre).—Me voici. As-tu besoin de quelque chose? La servante est malade et je l'ai envoyée hier soir chez une de ses tantes.

Veaudoré.—Donne-moi de l'eau chaude comme une bonne petite femme. Je dois être rasé frais aujourd'hui. C'est le grand jour, le jour des élections. Ce soir ce sera le triomphe. Tu dîneras à huit heures avec l'échevin du quartier.

Marichette.—Je ne vis plus depuis que tu travailles à ton élection. Mais dis-moi, ce matin, si tu es très certain du succès. Si tu as le moindre doute ne me fais pas de cachette, parle sincèrement à ta vieille. Tiens son vieux, voilà de l'eau tiède pour ta barbe.

Veaudoré.—Mes amis m'ont promis une majorité de quatre cents voix au moins. Toutes les listes ont été soigneusement chéquées la nuit dernière. Mon élection ne fera pas un pli. Ce soir attend-moi vers sept heures et demie au plus tard. Je ne pourrai me rendre à la maison à la clôture du poll, attendu qu'il me faudra faire un speech à l'hôtel de ville, remercier les électeurs du quartier et payer la goutte à mes cabaleurs. Oui, la vieille, tu te coucheras ce soir avec l'échevin Veaudoré.

Marichette.—O le vieux, si tu savais comme je suis heureuse de t'entendre parler ici. La joie m'étouffe. Laisse-moi t'embrasser en plein sur tes beaux queneuilles.

Veaudoré.—Assez, assez, ma vieille. Il faut songer aux choses sérieuses. J'ai une rude corvée avant l'ouverture des polls. Il faut que je courre chez les amis, car il me manque encore quatre voitures. Il me faut trouver quelqu'un pour me représenter dans un poll. Celui qui devait me rendre ce service est assigné comme témoin dans un procès. Je dois avoir l'œil à l'élection, parce que je sais que mon adversaire a organisé un service régulier de télégraphes. Je dois aussi aller chez l'épicier commander le pain, le beurre, le fromage et la bière pour mes agents dans les comités et dans les polls, sans cela le service n'aboutirait à rien. Je vais déjeuner à la hâte. Ne te dérange pas, chère, je trouverai ce qu'il me faut dans le buffet.

Marichette.—Prends garde d'attraper du froid, pen-

dant tes courses, les bronchites et les rhumes sont si dangereux cet hiver.

Veaudoré.—Au revoir, chère.

Marichette.—Bonne chance, le vieux. A ce soir, monsieur l'échevin.

## SCÈNE III

Le salon de Madame Veaudoré. Midi sonne.

Madame Merluchon.—Bonjour, ma chère amie, en bonne voisine je suis venue vous tenir compagnie pendant que votre mari est en élection.

Marichette.—C'est bien bon de votre part, madame Merluchon. Depuis que les polls sont ouverts je ne vis pas; je suis dans des trances perpétuelles. Tant que je n'aurai pas entendu proclamer la victoire de mon mari, je n'aurai pas de tranquillité. Cependant, j'ai bien tort de m'alarmer. Tous les amis de mon mari qui sont venus à la maison entre huit et neuf heures du matin m'ont assuré que je n'avais aucune crainte à avoir sur le résultat de la journée. Ils m'ont tous dit que mon mari avait son élection dans sa poche.

Madame Merluchon.—Entre nous, voisine, je vous le dirai franchement, je crois que votre mari a bien tort de se casser la tête pour en entrer au conseil de ville pour le peu que ça rapporte. Voyons, qu'a-t-il à gagner dans une élection? Il dépensera trois ou quatre mille piastres, et pendant les trois années qu'il sera échevin il ne gagnera pas un centin.

Marichette.—Voyons, voisine, je vous croyais plus sensée que cela. Vous ignorez donc tous les honneurs et les bénéfices qui sont attachés à la personne d'un échevin. Vous ne parleriez pas comme cela si vous aviez vécu comme moi dans l'intimité avec la femme de l'échevin Pignouf. Vous me faites rire en vérité, lorsque vous me dites que l'hôtel-de-ville ne rapporte rien aux échevins. Écoutez un peu je vais vous expliquer l'affaire. Mon mari étant élu, comme la chose paraît claire, il devra être nécessairement dans plusieurs comités. Il ne sera pas président la première année. Mais un simple échevin, s'il est un peut fûté, peut toujours mettre du beurre dans ses épinards. Madame Pignouf m'a conté que le jour où son mari a voté pour une affaire des chars urbains, on lui a fait cadeau d'un ameublement de chambre à coucher de la valeur de deux cents piastres. Son mari lui a avoué qu'un seul vote l'avait mis en état d'enrichir ainsi son intérieur. Ainsi savez-vous ce qu'il arrivera? Il arrivera ce qui est arrivé il y a trois ou quatre ans, presque toutes les femmes des échevins canadiens ont reçu, la veille du jour de l'an, une magnifique montre d'or. Si mon mari fait partie du comité de police ou du comité du feu, il pourra dire bonjour à son tailleur, à son cordonnier et à son chapelier. Lorsqu'il sera question des soumissions pour les uniformes des pompiers ou des constables il recevra, j'en suis sûr, un habillement complet de drap noir, une couple de chapeaux de castors reluisants comme des tuyaux de poêle vernis et une belle paire de bottes en veau français. Et puis chaque fois qu'il sera question de l'éclairage de la ville, il aura des actions à la compagnie du gaz, la lumière incandescente dans son salon, et un poêle à gaz gratis dans sa cuisine. Ce n'est pas tout il aura des "passes" à l'année sur les chars urbains et des "passes" pour la famille pour l'Île Sainte-Hélène. Écoutez un peu, voisine, j'ai une assez bonne idée de ce que cela rapporte d'être au conseil de ville.

Madame Merluchon.—Je suis bien avec vous sous ce rapport, voisine, mais il y a aussi bien des tracasseries pour un échevin. Il faut compter tous les ennuis que lui causent les parents et les amis qui cherchent des places ou des contrats à la corporation. C'est à n'en plus finir. Vous parlez bien des cadeaux que reçoivent les échevins, mais il paraît que le maire Abbott fait passer à Ottawa une loi pour envoyer les "boodlers" au pénitencier.

Madame Veaudoré.—Vous m'étonnez, madame Merluchon. Comment pouvez-vous croire que cette loi aura de l'effet? Cette loi, on s'en moquera comme de l'an quarante. La loi, j'ai lu cela quelque part, ressemble à une toile d'araignée, les grosses mouches passent à travers et les petites y restent collées.

## SCÈNE IV

5.15 p.m.

Marichette.—Écoutez, voisine, j'entends des cris, c'est le triomphe de mon mari. (Regardant par une fenêtre.)

Oui, c'est bien cela. Ce sont ses amis qui le conduisent à l'hôtel-de-ville où il doit faire son "speech." Voilà déjà trente voitures de passées et il en arrive encore. La sienne doit être à la fin de la procession. Tenez, regardez bien, ça doit être lui qui passe dans la dernière voiture. (Elle lâche un cri, elle chancelle et s'affaisse sur le plancher.)

Madame Merluchon.—(Après avoir relevé son amie et l'avoir couchée sur un canapé). Pauvre femme! Elle a le cœur broyé. C'est le triomphe de Fouillou, le candidat opposé à son mari.

On entend des cris dans la rue. Les partisans de Fouillou poussent des grognements pour Veaudoré. Des gamins chantent :

La vache est à Peau  
Dondaine,  
Veaudoré est noyé  
Dondé.

## SCÈNE V

6 p.m.

Veaudoré.—(À sa femme qui a repris connaissance). Ah! les traîtres! les lâches! Ils se sont vendus comme des pourceaux. On a acheté deux de mes comités. Mes deux mille piastres se sont fondues comme du beurre dans la poêle. Dire que des parents ont voté contre moi.

Marichette.—Ne t'emporte pas comme cela mon chéri. Aie donc un peu de courage.

Veaudoré.—Du courage dans une affaire comme celle-là. Ton père même a voté pour Fouillou.

Marichette.—Ah! le visage!

Veaudoré.—Le président de mon comité était une bête doublée d'un idiot. L'imbécile a mis contre moi les aubergistes et les épiciers en m'engageant à voter contre les licences. Il a fait annoncer dans les journaux que j'étais un membre zélé de la société de Tempérance. Cela m'a enlevé quatre cents voix. Vite, donne-moi les clés du buffet, il faut absolument que je prenne un stimulant quelconque sans quoi je vais me trouver faible. (Il se verse une rasade). Bon, je me sens mieux. Après tout, réflexion faite, je préfère être battu. Je n'étais pas né pour devenir échevin. Tant mieux. Je connais plus d'un citoyen qui sont devenus fous après pour avoir pataugé trop longtemps dans les affaires de la corporation. Oui, soyons philosophe. C'est posséder un bien que de savoir s'en passer. Viens m'embrasser. Marichette, tu n'en seras pas plus malheureuse pour n'être pas la femme d'un échevin.

Le rideau tombe.

H. BERTHELOT.

## VARIÉTÉS

Le père François a invité quelques fusils des environs. On chasse au chien courant.

Il place lui-même un des chasseurs :

—Mettez-vous là, au bord du chemin, lui dit-il; vous verrez probablement débouler un sanglier; à défaut de sanglier il passera peut-être un chevreuil, ou un lièvre, ou un lapin; mais, dans tous les cas, vous verrez sûrement passer le facteur—et vous aurez l'obligeance de lui remettre cette lettre.

\*\*

Tout à l'électricité, c'est la devise de la maison Edison. A l'occasion du 42<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du grand électricien, sa femme lui a offert un gâteau entouré de 42 lampes électriques minuscules. La batterie nécessaire à l'éclairage était cachée au milieu du gâteau. On ne dit pas s'il était mangeable.

\*\*

Pendant un grand dîner, le domestique répand la sauce d'un plat sur l'habit d'un des convives.

La maîtresse de la maison lançant à l'invité un regard plein de reproches :

—Une si bonne sauce... En reste-t-il encore pour les autres?

\*\*

Entre gommeux.

—Tu vois ce grand-là avec sa taille de colosse, eh bien! je l'ai appelé lâche en plein café.

—Et il ne t'a rien répondu?

—Si, il m'a flanqué son pied quelque part, à moi beaucoup plus faible. Tu vois bien que c'est un lâche.

## PETIT CODE DE LA BONNE CO



La *politesse* est une envie aimable de plaire à tout le monde : c'est une des filles de la bonté, que l'éducation et l'usage perfectionnent ; aussi, s'il est fort excusable de ne point être beau, élégant, spirituel, il n'est point permis de ne pas être aimable, et l'amabilité n'est que de la *politesse* bien entendue : enfin la *politesse* est la chaîne de fleurs qui lie le monde.

Il est un grand écueil pour beaucoup de gens, à cette époque de fluctuations dans les honneurs et la fortune, c'est celui d'une élévation subite qui les étourdit et leur fait complètement perdre la tête : ainsi nous avons vu beaucoup de personnes polies, aimables même quand elles occupaient un rang modeste dans le monde, devenir tout à coup hautaines et impertinents, parce qu'elles avaient obtenu un haut emploi ou fait une belle fortune dans les affaires.

Le monde en rit derrière elles et se prépare à leur jeter des pierres aussitôt que l'adversité sera venue frapper à leur porte, ce qui ne peut pas tarder, le bonheur ici-bas nous étant toujours distribué d'une main avare. Que de déboires et de déceptions on aura alors ! Aussi est-ce autant une preuve d'esprit que de savoir-vivre de ne pas s'exposer à ce danger.

Mais beaucoup de gens du monde confondent ce qui est *politesse* avec ce qui est protection, et s'imaginent être polis quand ils ne sont que dominateurs ; erreur qui leur fait beaucoup d'ennemis et qu'évitera toute personne véritablement distinguée, car ce ridicule n'appartient par le droit de conquête qu'à la classe des parvenus.

Mais il y a encore une très-grande différence à établir entre la *politesse* et la *civilité*, deux choses pourtant que l'on confond trop souvent ensemble : la *civilité* n'est qu'un vernis qui recouvre souvent une forte laide étoffe, tandis que la *politesse* est, au contraire, une qualité propre à faire valoir les autres.

La *politesse* est simple, aisée, noble et franche. La *civilité* est roide, compassée et toujours prétentieuse.

Une personne *polie* nous met à notre aise, tandis que si elle est *civile*, elle nous gêne, nous embarrasse et nous fatigue.

Une personne franche est généralement *polie*, une personne fausse est presque toujours *civile*.

Enfin un maître est *poli* avec ses domestiques, et ses domestiques sont *civils* envers lui ; là est toute la nuance.

Le *savoir-vivre* est la *politesse* mise en pratique, et la *politesse* n'est que le frein qui comprime nos défauts et fait ressortir nos bonnes qualités ; aussi, si c'est un vice que n'être pas humain, généreux, compatissant, c'est un ridicule que n'être pas *poli*, quand cela n'indique pas une basse origine ou une nature peu élevée.

La *politesse* varie selon les pays et selon les peuples ; en France nous avons le salut du chapeau pour les hommes et la révérence pour les femmes, qui est une façon gracieuse de s'aborder quand on se rencontre ; mais partout la *politesse* existe, même chez les plus sauvages. Ainsi, par exemple, si les Lapons ne font pas un de nos saluts français à la personne qu'ils rencontrent, et qu'ils appliquent fortement leur nez contre celui de l'étranger qu'ils veulent saluer, c'est qu'ils obéissent à la *politesse* qui est en usage chez eux ; de même que les Ayéris vous saluent en vous soufflant dans l'oreille et en vous frottant doucement l'estomac avec le creux de leur main droite.

Si vous voulez d'autres citations du même genre, je vous dirai encore que les insulaires de Socotora se saluent en se baissant l'épaule ; que les habitans de Salao et ceux de Lamure prennent le pied de celui qu'ils veulent saluer et s'en frottent doucement le visage ; tandis que ceux des îles Philippines plient le corps en deux, se prennent les joues avec les mains, tout en sautant à cloche-pied ;

enfin que ceux du Japon restent courbés l'un devant l'autre pendant un temps plus ou moins long selon la dignité de ceux qui se saluent.

Mais voilà assez de citations, n'est-ce pas ? pour vous prouver que les sauvages eux-mêmes sachant être polis à leur façon, il ne nous est pas permis de manquer de savoir-vivre, ce qui est notre façon, à nous, de montrer la bonne éducation que nous avons reçue ?

Quelques personnes, par contre, exagèrent la politesse et tombent dans l'obséquiosité ; ce qui est certainement un bien moins vilain défaut que celui d'être impoli, mais qui en est un pourtant dans lequel ne tomberont jamais les personnes de bonne compagnie. Il ne faut donc pas exagérer la politesse, mais on doit être poli avec tout le monde et toujours.

Une ancienne élève de madame Campan, ayant perdu toute sa fortune, fut obligée d'accepter, pour vivre, l'humble condition de dame de compagnie dans une très-grande famille étrangère, et comme elle écrivait à son ancienne directrice l'accueil aimable qu'elle trouvait partout, voilà ce que celle-ci lui répondit avec une grande sagesse :

" Ne vous faites pas trop d'illusion sur votre mérite, mon enfant, en le jugeant selon le plaisir qu'on prend à à vous recevoir là-bas ; vous êtes une nouveauté, une distraction pour les oisifs ; le monde est le même partout ; aussi ne vous enivrez pas de vos succès, et cherchez, au contraire, à les rendre durables ; pour cela, résistez aux plus aimables, aux plus instantes invitations, on vous en estimera davantage. C'est une chose reconnue que les premiers temps des nouvelles connaissances ne sont que trop agréables ! Il existe, entre cette époque et le moment où l'on a appris à se connaître, la différence qui existe entre la toilette de bal d'une femme qui est sur le retour de l'âge et son négligé du matin. On commence d'abord par se parer de ses qualités respectives, les unes vis-à-vis des autres, puis on se déshabille. Ne vous parez donc pas trop de vos bonnes qualités, et ne vous en déshabillez jamais. "

Enfin la *politesse* a cela de bon, qu'elle ne prouve pas autre chose qu'elle-même, et tient lieu de ce qui vaut mieux qu'elle, disait aussi madame Guizot.

Ce sont les hommes qui font les lois, ce sont les femmes qui font les mœurs, a dit un écrivain de grand sens, et cette observation vraie donne à celles-ci la plus coupable de toutes les parts dans cette autre vérité non moins tristement véritable, en partie du moins : La vieille urbanité française dégénère chaque jour ; la *politesse* s'en va... la *politesse* se meurt... la *politesse* est morte !...

Pas tout à fait, j'espère ! mais je crois qu'il est très-grand temps de porter remède au mal si l'on ne veut point arriver à cette triste fin ; et, entre nous, n'est-il pas bien injuste d'accuser les hommes seuls de cet assassinat moral, pour lequel ils pourraient faire valoir beaucoup de circonstances atténuantes qui compromettraient fort le rôle innocent que nous voulons garder en cette circonstance dont nous sommes les premières à nous plaindre ?

Ainsi, par exemple, que dans un escalier un homme se range pour vous laisser passer, mesdames, — qu'un autre descende du trottoir pour vous livrer toute la place si vous êtes deux, combien y aura-t-il de femmes ayant assez de savoir-vivre pour répondre à une *politesse* par une autre, c'est-à-dire par un de ces légers et gracieux saluts de tête qui veulent dire : — Merci ?

Très-peu, j'en ai peur.

Aussi les hommes, pensant qu'il font un métier de dupe en se gênant pour nous, gardent toutes leurs aises : de là ce laisser aller de mauvais goût qui se rencontre même dans le monde et qui perdrait à jamais notre société française si les femmes ne prenaient point une grande résolution : celle d'être polies pour rappeler la *politesse* chez nous.

MME. DE BASSANVILLE.

(à continuer)

A NOS AGENTS

Qu'il soit bien compris que l'argent des abonnements devra accompagner chaque rapport.

Autrement nous n'enverrons pas le journal aux abonnés dont le prix d'abonnement n'aura pas été perçu par l'administration.

## EXPLICATION DU JEU DE CARTES

Le *Sport* faisait récemment l'histoire du jeu de piquet, qui, suivant ce journal, est basé sur des allégories militaires, et qui renferme des maximes importantes sur l'art de la guerre.

En voici quelques-unes :

As est un mot latin qui signifie une pièce de monnaie, par conséquent de l'argent, des ressources, et les as, au piquet, ont la primauté sur les rois, pour marquer que l'argent est le nerf de la guerre. Lorsqu'un roi n'en a pas, sa puissance est faible.

Le *trèfle*, herbe commune dans les prairies, signifie qu'un général ne doit jamais faire camper son armée dans les lieux où les fourrages peuvent lui manquer.

Les *piques* et les *carreaux* désignent les magasins d'armes qui doivent toujours être bien fournis. Les *carreaux* étaient des espèces de flèches fortes et pesantes qu'on tirait avec l'arbalète et dont les fers étaient carrés. Les *cœurs* représentaient le courage des commandants et des soldats.

David, Charlemagne, Alexandre, César, sont à la tête de quatre couleurs pour justifier que, quelque nombreuse et brave que soit une troupe, elle a besoin d'un général courageux, expérimenté et prudent, pour la commander et pour vaincre.

Lorsqu'on se trouve dans un camp désavantageux et dans l'impuissance de disputer la victoire, il faut perdre le moins possible. C'est ainsi qu'on doit se garantir et tâcher d'avoir le point. Si les as, les quintes et les quatorze sont contre vous, il faut prévenir le pic et le repic, donner des gardes aux rois, aux dames, pour éviter le capot.

Les quatre valets, au piquet, représentent la noblesse, comme les dix, les neuf, les huit, les sept, représentent la foule des soldats. Le titre de valet était anciennement honorable dans la chevalerie : les plus grands seigneurs le portaient avant d'être chevaliers.

Des quatre valets, Ogier et Lancelot, deux capitaines de distinction du règne de Charles VII, désignent donc la noblesse.

L'anagramme d'Argine, dame de trèfle, est Régina, c'est la princesse Marie d'Anjou, femme de Charles VII.

La belle Rachel, dame de carreau, c'est Agnès Sorel. La chaste guerrière Pallas, c'est la Pucelle d'Orléans, dame de piques ou d'armes.

Judith, c'est Isabeau de Bavière.

David, roi de pique, c'est Charles VII.

David, après avoir été longtemps persécuté par Saül, son beau-père, parvint au trône, mais il eut la douleur de voir son fils Absalon se révolter contre lui. Charles VII, après avoir été déshérité et proscrit par son père, reconquit son royaume, mais les dernières années de sa vie furent troublées par l'esprit inquiet et le mauvais caractère de son fils Louis XI, qui lui fit la guerre et fut même la cause de sa mort.

Peu de gens se doutent qu'en faisant un cent de piquet ils mettent sur le tapis des symboles, des allégories historiques des maximes de guerre et des souvenirs de la vieille France.

## CHINOISERIES

Dans les villes du Céleste-Empire, le client paye au médecin une redevance fixe tant qu'il est bien portant ; tombe-t-il malade, qu'il ne lui donne pas un sou pendant toute la durée de sa maladie. On comprend l'intérêt qu'a le médecin à guérir son malade le plus promptement possible.

Dans certaines localités de l'empire du Milieu il existe une coutume bien plus originale encore. Là, chaque médecin est tenu d'allumer devant sa maison autant de lanternes qu'il compte de clients morts dans l'année.

On raconte à ce sujet l'histoire d'un malade qui cherchait un médecin et n'osait frapper à la porte d'aucun Esculape de la localité, en raison du nombre considérable de lanternes allumées à leurs portes respectives.

Tout en marchant, il finit par découvrir, dans une ruelle déserte, la demeure d'un médecin devant laquelle ne brûlaient que six lanternes. Il entra aussitôt chez cet homme de science et lui dit :

— Vous devez être le meilleur médecin de la ville, puisque c'est vous qui avez le moins de lanternes ?

— C'est possible, répondit-il. Seulement je vous ferai observer que je ne suis établi ici que depuis ce matin.

## DOSSIER COQUELIN

## SON VOYAGE EN AMÉRIQUE



Extrait d'une note trouvée dans le cabinet de M. Lockroy après le départ de M. Coquelin.

...Et c'est par pur patriotisme que je m'expatrie! Gandissant de l'art français, comme l'a dit mon illustre ami Gambetta, je vais porter les traditions françaises partout où on ne les connaît pas; ce ne sont pas des recettes que je vais chercher, ce sont des alliances!...

## Coquelin à son agent de change.

...Et vous comprenez, dans chaque pays j'achète des rentes, je les revends en arrivant à Paris et je fais des bénéfices.

## Coquelin à son marchand de tableaux.

...Et vous comprenez, dans chaque pays j'achète des tableaux, je les revends en arrivant à Paris et je gagne un argent fou.

## Dépêche de Coquelin à M. de Lesseps.

...Oui, grand Français, en me voyant passer, les montagnes de Panama se sont abaissées et je veux être le premier à vous féliciter du percement de l'Isthme opéré par moi.

## Dépêche de Coquelin à M. Goblet.

...C'est par pur patriotisme que je n'ai pas accepté, M. le ministre! sans cela j'étais nommé sans difficulté, président de la république Américaine. Je sais bien que j'aurais pu m'allier à la France, mais l'art auquel je me dois, que serait-il devenu? Fabre et Sarcey n'auraient-ils pas dit que c'est par peur d'eux que je reste en Amérique? Et pourtant M. Cleveland me l'a dit: "Je vous prie, M. Coquelin, faites-vous élire. Vous ressemblez à Napoléon."

Très artistes, les Américains! Et mistress Cleveland donc "I hope, dear friend, que vous voterez pour M. Coquelin. He is delightfull indeed."

Mais quand ils ont appris que j'avais percé Panama... ils m'ont blac-boulé comme un simple candidat ordinaire! C'est dur monsieur le ministre, quand on se dit que M. Meyrena, un officier qui n'est pas même sociétaire à un douzième, a conquis un royaume! Je pars pour le Pôle Nord tailler un empire pour mon fils Jean!

## Coquelin à M. de Lesseps.

...J'apprends à l'instant que les montagnes se sont relevées après mon départ; désolé de ce contre-temps.

## Extrait du Courrier des théâtres du "Figaro."

...Tout le succès de la tournée Coquelin appartient à Mme Hading qui révolutionne les populations des Amériques par ses toilettes, son front et ses effets de dos. A Salt-Lake-City, les Mormons ont voulu la nommer reine. Elle a refusé par modestie et pour ne pas blesser son ami et camarade Coquelin, auquel on n'avait offert qu'une modeste présidence de république.

## Coquelin à M. de Lesseps.

Les habitants de Montréal veulent percer toutes les terres qui bordent le majestueux St. Laurent, ou bien

transporter le Mont-Royal sur les quais, afin de se protéger contre les inondations. Je vous envoie le plan tracé par l'ingénieur Vanier; dites-moi, s'il ne vaut pas mieux changer de place le Mont-Royal. Dans ce cas, je m'en charge.

## Coquelin à Boulanger.

Le Canada est dans le délire. Coquelin, il n'y a que ça. Seriez-vous mon allié, si j'accepte de me laisser couronner roi des Deux-Canadas. Il n'y a que Victoire qui s'y objecte.

## Extrait du "Times."

Aux dernières nouvelles, MM. Coquelin père et fils avaient gagné 17 milliards, reçu 16 tabatières, et 33 décorations.

Ils retournent en France, acheter, le Grand Opéra pour le père, la Comédie Française pour le fils. Ce sont les seuls trônes auxquels ils aspirent.

## HISTOIRE DE TOUS LES JOURS



## ENFIN!

Cet amoureux endiablé attend sa Dulcinée depuis au moins une heure, à la porte de l'église St-Jacques. Enfin, on sonne la bénédiction, ce qui le réjouit beaucoup. Il va donc la voir....



## MAIS, HÉLAS!

Elle sort au bras d'un autre.

La belle-mère de Joerisse, un peu souffrante, a fait venir le médecin.

Après avoir tâté le pouls:

—Ouvrez la bouche, lui dit le docteur. Oh! la mauvaise langue que vous avez là!

Le gendre, bas au médecin:

—Il y a déjà longtemps que je lui ai dit qu'elle avait une mauvaise langue et que ça lui jouerait un mauvais tour.

## GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture: 1o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3o. Ils écriront au moins une page de leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance; ceci est essentiel. 4o. Ils feront connaître le nom auquel nous devons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

St. Louis, route du Canada-Atlantique, P.Q., 4 Mars, 1889.

M. le professeur Marc Say.

LA VIE ILLUSTRÉE, Montréal.

Cher monsieur,

J'avoue, que dans l'analyse de mon écriture, vous ne vous êtes pas trompé. Seulement, vous me dites que j'aime beaucoup à *blaguer*. Certes; peut-être!... Mais je suis comme une femme *coquette* je ne l'avoue pas...

Vous me demandez aussi la permission de publier ma lettre. Avec plaisir, à condition qu'elle ne prenne place, dans votre journal, d'autres choses plus intéressantes.

Bien à vous,

A. PLANTE.

N. B.—Nous croyons devoir reproduire ici, l'analyse que nous faisons de l'écriture de M. Plante, dans notre quatrième numéro:

CHARLOTTE ALPHONSINE.—Votre écriture indique un caractère franc, mais une humeur parfois prompte et emportée. Vous êtes curieux et aimez beaucoup à *blaguer*. Plutôt châtain que brun, de taille moyenne et d'allure vive. Vous êtes ponctuel et homme d'ordre, et ne devez jamais remettre au lendemain ce que vous devez faire aujourd'hui. Je ne vous crois pas encore marié. Vous êtes employé de chemin de fer, et cumulez probablement les fonctions d'agent de billet et d'opérateur télégraphique. Comme votre écriture est capricieuse, c'est-à-dire n'est pas entièrement formée à votre tempérament, je puis me tromper sur deux points, mais je ne le crois pas. Veuillez m'informer dans l'un ou l'autre cas, et avec votre permission, je publierai votre lettre.

CHARLEY LA BAIE, P. Q.—Votre écriture est trop étudiée; il faut écrire couramment, c'est-à-dire de votre écriture de tous les jours. Envoyez une autre page de votre composition, s'il vous plaît.

HENRI HELLO.—Certaines lettres de votre écriture me force à faire une analyse prolongée. Ça ira au prochain numéro.

GABRIELLE, Trois-Rivières.—Brune, de taille moyenne, yeux expressifs, très aimable, entreprenante. De l'esprit du savoir-vivre et des connaissances générales—c'est-à-dire connaissant un peu de tout.—Physique agréable; je suis surpris de voir que vous n'êtes pas encore marié. Vous feriez une excellente épouse. Votre écriture indique de la fermeté de caractère et des connaissances commerciales qu'on ne rencontre pas souvent chez votre sexe.

MELLE AMÉLIE, Berthier en haut.—Cheveux châtain, yeux bruns, taille américaine, grand cœur, excessivement naïve et curieuse, éducation d'écolière, beaucoup trop timide. De l'esprit et beaucoup. Pas coquette—ce qui est rare chez votre sexe—et cœur aimant. En somme physique distingué et charmant. En sortant beaucoup, en voyageant un peu, et en lisant régulièrement LA VIE ILLUSTRÉE, vous deviendrez une personne accomplie.

## AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

## ARRACHÉE DE LA TOMBE

(Suite)

VII

En apprenant que Georges Lambert était à Paris, Jeanne devint blanche comme la neige. Elle eut cependant la force de répondre :

—Sa mère doit être bien heureuse.

—J'ai dit une bêtise, pensa M. de Précourt.

Et il se mit à reparler de la pluie et du beau temps.

Le lendemain, madame de Borsenne se trouva indisposée et garda la chambre. Huit jours plus tard, on apprit dans Paris qu'elle était dangereusement malade.

La première pensée de Georges Lambert en arrivant à Paris, nous devons le dire, ne fut pas pour ses parents, dont pendant quatre ans, chaque navire, en venant de France, lui avait apporté une lettre, mais pour Jeanne de Précourt. Elle lui avait écrit une seule fois à Brest. N'avait-elle donc pensé à lui que pendant huit jours, c'est-à-dire tant qu'il avait été en France ? Il ne le croyait pas. Mais alors, que s'était-il passé ? Il ne savait absolument rien. Chacune de ses lettres à sa mère l'avait accablée de questions au sujet de mademoiselle de Précourt, mais madame Lambert ne s'était pas laissé suspendre ; elle avait gardé sur tout ce qui s'était accompli un silence complet. Une fois ou deux seulement, elle avait glissé dans sa lettre une phrase dans le genre de celles-ci :

"J'ai vu hier madame de Précourt ; on va bien chez elle." Ou encore : "Je vois très-rarement la famille de Précourt, mais je sais qu'ils vont bien tous."

On devine quelles pensées avaient torturé l'esprit de l'officier de marine et ce qu'il avait souffert au delà des mers.

Madame Lambert avait beaucoup pleuré le jour de son départ ; ce fut encore avec des pleurs qu'elle accueillit son retour ; mais cette fois ses larmes étaient de joie. Elle ne pouvait se lasser d'embrasser son cher Georges. Elle avait été privée de ce bonheur si longtemps ! Ne fallait-il pas qu'elle se dédommageât ?

Jacques Lambert n'embrassait pas son fils à chaque instant, lui ; mais il n'était ni moins heureux, ni moins ému.

—Une grosse affaire d'intérêt m'appelle à Reims, lui dit-il, il faut que je parte dans trois jours ; si tu le veux, nous ferons ce voyage ensemble.

Le premier mouvement de la mère fut de se récrier contre une semblable proposition, mais elle comprit l'intention de son mari et elle ajouta vivement :

—Voilà une bonne idée, Jacques, oui, tu emmèneras Georges avec toi.

—Chère mère, il ne me sera pas possible d'accompagner mon père, dit Georges ; il me faut au moins huit jours pour m'organiser et arranger mes affaires les plus pressées. Mais si tu dois rester plus de huit jours à Reims, cher père, j'irai t'y rejoindre.

—Mes affaires me prendront au moins quinze jours.

—Alors, c'est entendu : dès que j'aurai été au ministère de la marine et que j'aurai vu mes meilleurs amis...

—Et donné ta démission, dit madame Lambert.

—Ma démission... pas encore.

—J'espère bien que tu ne vas plus rester dans la marine.

—Ma mère... je ne sais pas.

—Nous parlerons de cela dans quelques jours, dit Jacques Lambert, à notre retour de Reims, puisqu'il est convenu que Georges viendra m'y retrouver.

Dès qu'il se trouva seul avec sa mère, le jeune homme s'approcha d'elle et lui dit tout bas :

—Maintenant, chère mère, parle-moi de Jeanne.

Madame Lambert tressaillit. Pourtant, elle s'attendait aux questions de son fils.

—Oh ! tu peux tout me dire, reprit-il, la vérité ne sera pas plus cruelle que le doute qui me désole.

—Georges, mon ami, il ne faut plus penser à Jeanne.

Il secoua la tête en souriant tristement.

—C'est comme si on t'avait dit, pendant que j'étais à Saïgon : Madame Lambert, ne pensez plus à votre fils ! L'aurais-tu pu ?

—Mais je suis ta mère, moi !

—Oui. Mais Jeanne occupe dans mon cœur, à côté de toi, une large place ; elle est nécessaire à ma vie et indispensable à mon bonheur. A qui veux-tu que je m'adresse pour savoir ? Si tu ne me dis rien, les autres se tairont. Faudra-t-il que je fasse parler Jeanne elle-même ? Gaston de Sairmaise, un ami sur qui je croyais pouvoir compter, à qui j'ai écrit plusieurs lettres pour avoir des explications, n'a pas plus que toi répondu à mes questions. J'ai écrit à Jeanne, à sa mère... Pas de réponse. J'ai compris que c'était un mot donné. Je ne sais pas comment j'ai pu vivre. Mais me voici à Paris, je veux savoir, je saurai ! Ma mère, encore une fois, je t'en supplie, que s'est-il passé ?

—Eh bien ! Georges, Jeanne est mariée.

—Mariée ! mariée ! s'écria-t-il en portant la main à son cœur. Oh ! la misérable femme ! Et qui a-t-elle épousé ?

—M. de Borsenne.

—M. de Borsenne !... C'est le seul homme que je n'aurais pas nommé. Ah ! Jeanne est encore plus infâme que je ne le supposais !

—Ne l'accuse pas, Georges, ne l'accuse pas !

—Après ses promesses, après ses serments faut-il que je l'admire ?

—Peut-être, Georges.

—De grâce, ma mère expliquez-vous.

—Je ne puis te dire qu'une chose, mon ami, Jeanne n'est pas coupable.

—Elle n'est pas coupable et elle s'est mariée...

—Oui, deux mois à peine après ton départ.

—Ma mère, vous me rendez fou !

—Georges, tu es un homme et tu peux lutter contre la douleur. Je pouvais ne te rien dire et te laisser douter de Jeanne. C'était peut-être le meilleur moyen de te guérir. Mais moi qui la connais, moi qui sais ce qui s'est passé il y a quatre ans, je ne puis souffrir qu'elle soit accusée et traitée d'indigne devant moi. Il y a certains silences qui sont des malhonnêtetés. Ta mère ne transige pas avec sa conscience, Georges ; tu ne l'en puniras pas.

Quand nous avons appris ce mariage, ton père et moi, nous avons cessé d'aller chez M. de Précourt. Je me suis brouillée avec ma meilleure, mon unique amie. Comme toi j'accusais Jeanne. Quelque temps après, madame de Précourt vint me voir ; elle croyait me devoir des explications, elle me les donna. Ta mère, Georges, ta mère, si sévère sur les questions d'honneur s'écria : Jeanne a bien agi, c'est une noble femme !

—Ces explications, ma mère, je les demande.

—C'est le secret d'une famille ; je ne peux te rien dire de plus.

—Si Jeanne n'est pas coupable, ma mère, elle n'a pas cessé de m'aimer. Alors elle est opprimée, malheureuse et c'est sur son mari, sur M. de Borsenne que doit retomber toute ma colère.

—Quelle est ta pensée ? Que voudrais-tu faire ?

—Ma mère, je tuerais M. de Borsenne !

—Malheureux enfant ! et après ? Ta vie sera-t-elle plus heureuse ?

—Je me serai vengé !

—La vengeance appartient aux méchants et tu es bon, toi.

—Ma mère, M. de Borsenne m'a volé Jeanne, vous ne m'avez pas dit comment, mais vous me l'avez dit : eh bien ! je veux la lui arracher.

—En le tuant. Toujours ta folle idée ! Et tu crois que Jeanne tendrait la main à l'assassin de son mari ? Tu ne connais pas encore cette âme forte et vaillante, mon fils. Tu commettrais un crime inutile, et en te rendant plus malheureux encore, tu n'aurais réussi qu'à faire une veuve et un orphelin de plus.

—Jeanne a donc un enfant, ma mère ?

—Oui, un fils.

Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

—Ma mère, reprit-il au bout d'un instant, vous avez raison : je n'ai même pas le droit de me venger. Ma vie est brisée, continua-t-il avec accablement, et mon bonheur à jamais détruit. Que vais-je faire maintenant ? Je l'ignore.

—Rester près de moi, près de nous.

—Je ne sais pas.

—Nous voyagerons ; nous irons en Italie, en Allemagne, où tu voudras. Tu as une grande fortune, nous te trouverons une femme digne de toi.

—Une autre que Jeanne, jamais !

—Comme il l'aime ! pensa madame Lambert.

Après un moment de silence, Georges reprit :

—Non, je ne sais pas encore ce que je ferai ; il me faut quelques jours pour me remettre. Je réfléchirai, je verrai...

Il y aurait bien un moyen, fit-il en jetant autour de lui un regard sombre.

Madame Lambert devina sa pensée.

—Ah ! malheureux, tu ne ferais pas cela ! s'écria-t-elle en pâlisant.

—Non, tant que Jeanne existe, je puis vivre... Et puis, pour toi aussi, chère mère, je ne le ferai pas.

—Oh ! merci, mon Georges, merci.

Elle se jeta à son cou et l'embrassa avec passion.

—Va, lui dit-elle, je te consolerais ; tu verras comme je serai bonne pour toi, comme je t'aimerai... Tous les jours, rien que nous deux, nous parlerons d'elle.

Il se mit à pleurer.

A mesure qu'elles coulaient, la mère, avec son mouchoir, essuyait ses larmes.

Le lendemain, Georges fit chez M. de Précourt sa première visite.

Le baron était absent. Il fut reçu par madame de Précourt.

—Mon fils, mon cher Georges ! s'écria-t-elle en lui ouvrant ses bras.

Après un échange de quelques paroles, le jeune homme demanda des nouvelles de Jeanne.

Le visage de la baronne changea aussitôt d'expres-

sion.

—Je l'ai vue avant-hier, répondit-elle, elle va assez bien.

—Madame, reprit-il, la veille de mon départ vous m'avez dit : "Quoi qu'il arrive, Georges, ne doutez jamais de ma fille." Je n'ai jamais oublié ces paroles, madame, et cependant, j'ai douté de Jeanne.

—Hélas ! tout semble l'accuser.

—Et elle n'est pas coupable envers moi ?

—Non Georges.

—Est-elle heureuse ?

—Non.

—Madame, je vous en prie, dites-moi ce qui s'est passé.

—Vous avez causé avec votre mère, Georges ?

—Ma mère n'a rien voulu me dire.

—Permettez-moi donc de l'imiter et de me taire aussi.

VIII

—Ainsi, pensait l'officier de marine, on ne veut rien me dire, je ne puis rien savoir... Mais je verrai Jeanne, elle me dira tout, elle ; il faudra bien qu'elle parle !

Il allait prendre congé de madame de Précourt lorsque le baron rentra. Le vieux gentilhomme lui témoigna tout le plaisir qu'il avait de le revoir.

Georges resta encore vingt minutes, mais le nom de Jeanne ne fut plus prononcé une seule fois.

En sortant de chez M. de Précourt le jeune homme se rendit au ministère de la marine. Il revit là plusieurs de ses anciens camarades et eut à donner de chaudes poignées de main. L'un d'eux lui dit :

—Tes notes sont excellentes et, si tu le veux, dans trois mois tu seras capitaine de frégate.

—Je n'ai plus d'ambition, répondit Georges.

—C'est moi qui a été étonné, il y a quatre ans, en apprenant que tu partais pour la Cochinchine.

—Comment cela ?

—Tu venais d'être nommé, sur ta demande, à un emploi sédentaire en France.

—Ah ! fit Georges.

—L'expédition de ta commission était déjà à la signature du ministre.

—Alors ?

—Alors un personnage important, il ne m'a pas été possible de savoir son nom, est venu trouver le ministre et ta commission n'a pas été signée. Une note a été transmise à la direction du personnel, elle te désignait pour Saïgon avec le grade de lieutenant.

—Je suis bien aise de savoir cela, dit Georges avec assez d'indifférence, je te remercie. Mais comme je ne veux pas qu'un fait semblable se renouvelle pour moi, donne-moi une feuille de papier.

—Que veux-tu faire ?

—Donner ma démission !

—Renoncer à ton brillant avenir ? Tu es fou !

—Je ne veux pas d'avenir brillant.

—Si j'avais pu supposer... je ne t'aurais rien dit.

—Rassure-toi, fit Georges en soupirant, j'aurais également donné ma démission.

Et sur une feuille de papier blanc, avec une plume et l'encre de l'administration, Georges Lambert écrivit l'acte par lequel il rendait son grade au ministre qui le lui avait donné.

—Maintenant, se dit-il en sortant du ministère, je suis libre !

Quel était donc cet homme important qui s'était ainsi occupé de sa destinée ? Quel homme avait intérêt à l'éloigner de Paris et à l'envoyer à Saïgon ?

Le nom de M. de Borsenne se plaça de lui-même à la suite de ce point d'interrogation.

—Ainsi, se dit Georges, déjà avant d'être le mari de Jeanne cet homme était mon ennemi. Eh bien ! je ne suis pas fâché de savoir cela. Il est vrai qu'il n'avait pas besoin de cet appoint pour mériter toute ma haine. Oh ! nous nous trouverons un jour face à face, monsieur de Borsenne ; avec quel plaisir je vous cracherai mon dégoût à la figure !

En rentrant, il dit seulement à ses parents :

—Je suis allé à la marine ; j'y ai laissé ma démission.

—Tu as bien fait, répondit Jacques.

—Enfin ! s'écria madame Lambert, à présent tu vas m'appartenir tout entier.

Deux jours après, Jacques Lambert partit pour Reims.

Georges avait encore un certain nombre de visites à faire. Il n'oublia pas Gaston de Sairmaise.

Un matin, comme Gaston venait de se lever, le marin entra dans sa chambre.

—Enfin, te voilà ! s'écria-t-il. Je m'étonnais déjà de ne pas t'avoir vu. Est-ce que Georges ne serait plus mon ami ? me disais-je. J'étais contrarié. Heureusement, ce n'est qu'hier que j'ai appris ton retour à Paris ; sans cela, je n'aurais pu y tenir et je serais allé chez tes parents te demander des explications. Mon père sera bien aise de te voir aussi, nous avons parlé de toi souvent, surtout à cette époque... J'espère que nous te garderons à déjeuner, en attendant, nous causerons.

Encore une poignée de main, mon cher Georges ; comme je me sens heureux de te revoir ! Allons, assieds-

toi là, dans ce fauteuil... Mon Dieu, suis-je bavard et ne t'ai pas encore laissé le temps de placer un mot, monsieur le lieutenant de vaisseau.

—Mon cher Gaston, je ne suis plus rien.

—Que veux-tu dire ?

—J'ai donné ma démission.

—C'était l'idée fixe de madame Lambert. Après tout, je ne te blâme pas. Avec la fortune que tu auras un jour, tu pourras toujours rendre de grands services à la France.

—Il ne faut pas compter sur l'avenir.

—C'est vrai. Jouissons donc du présent. Tu vas rester à Paris, nous nous verrons souvent.

—Je ne sais pas encore ce que je ferai.

—Pour cela, je m'en rapporte à madame Lambert. Comme elle t'aime, mon cher Georges, ta bonne et excellente mère !

—Gaston, j'ai plusieurs choses à te demander.

—Tant mieux.

—Tu es un ami de M. de Borsenne ?

—Georges, répondit gravement Gaston, si j'étais resté l'ami de cet homme, je ne serais plus le tien.

—Voilà une bonne parole, merci. Qu'as-tu pensé de son mariage avec mademoiselle Jeanne de Précourt ?

—Ce que j'ai pensé et ce que tout le monde a pu supposer, n'est pas la vérité. Seules, ta mère et madame de Précourt savent tout.

—C'est vrai. Mais ton opinion, à toi ?

—Mon opinion est que madame de Borsenne est une victime et la plus malheureuse des femmes.

—Pourquoi l'a-t-elle épousé ?

—Le mystère est là. Tu étais à peine en mer, lorsque ce mariage, qui a surpris tout le monde, a été annoncé. Je me suis dit d'abord : mademoiselle de Précourt est une femme comme tant d'autres, fautive, coquette et sans cœur. Mais je me suis vite aperçu que je l'avais mal jugée.

—Pourquoi ne m'as-tu pas écrit tout cela ?

—Défense absolue de madame Lambert.

—Continue.

—Que te dirai-je ? Je suis convaincu qu'il y a là quelque drame épouvantable. Madame de Borsenne déteste son mari, tout le monde le sait ; on l'a compris. M. de Précourt, le plus honnête homme du monde, est le seul qui ne voie rien. Après son mariage, elle est restée dix jours avec sa mère ; elle ne voulait pas aller habiter chez son mari. Pendant les six premiers mois, elle s'est montrée dans quelques salons ; depuis plus de deux ans, on ne l'a vue nulle part. C'est chez sa mère qu'elle a voulu faire ses couches. M. de Borsenne s'est présenté souvent rue Le Peletier ; mais il n'a pas été admis une seule fois dans la chambre de la malade. Madame de Précourt n'a jamais mis le pied chez son gendre, et elle a refusé d'être la marraine de son petit-fils. La vie de M. de Borsenne est absolument la même qu'avant son mariage. Il dépense un argent fou, et je crois qu'il ne reste pas grand-chose de la dot de sa femme. Il commence à emprunter. En ce moment, il entretient très-richement, dit-on, une danseuse de l'Opéra de sixième ordre. Voilà, mon cher Georges, tout ce que je puis te dire sur le ménage de Borsenne.

—Ce sont des renseignements précieux.

—Malheureusement fort incomplets ; mais je te le répète, madame Lambert et la mère de Jeanne exceptées, personne n'en sait davantage.

—Gaston, tu es très répandu dans le monde parisien et tu as acquis une expérience que je n'aurai jamais. Veux-tu me rendre un grand service ?

—Lequel !

—C'est de m'aider à découvrir ce mystère dont tu parlais tout à l'heure.

—Je ferai tout ce que tu voudras, mon cher Georges, mais je ne crois pas au résultat. M. de Borsenne est une énigme vivante.

—Nous en aurons le mot, je te le jure. Devrais-je pour cela fcuiller dans son cœur avec mes mains... ?

—S'il lui en reste.

—Il faut que je sache par suite de quelle ténébreuse infamie Jeanne a été forcée de se jeter dans les bras de cet homme.

—Eh bien ! nous essayerons. Surtout, Georges, pas d'imprudences, pas de folies !

—Sois tranquille ; j'ai la patience du marin ; je saurai attendre.

Quelques jours après cette conversation, Georges apprit que madame de Borsenne, atteinte d'une maladie inconnue, était à la dernière extrémité.

Ce fut pour lui un coup terrible. Il fallut toute l'autorité de sa mère pour l'empêcher de courir à l'hôtel de Borsenne.

Bien qu'on fût au mois de décembre, il passait des heures entières à se promener dans le jardin, se frappant la poitrine, parlant haut et gesticulant comme un insensé.

Où bien, assis sur ce même banc, où quatre ans auparavant il avait longuement causé avec Jeanne, il répétait de mémoire tout ce qu'ils s'étaient dit.

Sa douleur était navrante. Madame Lambert, impuissante à le consoler, en était épouvantée.

—Si Jeanne meurt, se disait-elle, il est capable d'en mourir aussi.

Il lui venait encore une autre pensée qui la faisait frissonner. Elle se rappelait ce regard de Georges qui l'avait tant effrayée. Et elle voyait se dresser devant elle le suicide escorté de toutes ses horreurs.

Trois jours s'écoulèrent, pour la mère et le fils, dans des angoisses mortelles. Le quatrième, on annonça la mort de madame de Borsenne.

Madame Lambert, qui gardait son fils à vue, voulut lui cacher la fatale nouvelle ; mais un mot imprudent d'un domestique lui apprit la vérité.

Il tomba comme une masse, sans connaissance, sur le parquet. On le porta dans sa chambre et on lui prodigua toutes sortes de soins. Madame Lambert envoya chercher Gaston de Sairmaise. Celui-ci passa le reste de la journée et toute la nuit au chevet de son ami. Le lendemain, Georges était mieux et paraissait tout à fait calme. Il remercia vivement Gaston. A neuf heures il se leva et s'habilla.

—Nous allons au convoi, dit-il à son ami.

—Je le veux bien.

Il embrassa sa mère. Elle essaya de le retenir.

—Laissez-le, lui dit Gaston à voix basse ; je ne le quitterai pas.

—Laissez-le, lui dit Gaston à voix basse ; je ne le quitterai pas.

—Laissez-le, lui dit Gaston à voix basse ; je ne le quitterai pas.

—Laissez-le, lui dit Gaston à voix basse ; je ne le quitterai pas.

—Laissez-le, lui dit Gaston à voix basse ; je ne le quitterai pas.

—Laissez-le, lui dit Gaston à voix basse ; je ne le quitterai pas.

—Laissez-le, lui dit Gaston à voix basse ; je ne le quitterai pas.

—Laissez-le, lui dit Gaston à voix basse ; je ne le quitterai pas.

## IX

—Et Georges, où donc est Georges ? demanda madame Lambert.

Le jeune homme pâlit.

—Je pensais le retrouver ici, répondit-il.

—Où l'avez-vous quitté ?

—C'est Georges, au contraire, madame, qui m'a abandonné à l'entrée du cimetière. Il a profité d'un instant où je m'approchais de la voiture de M. de Frazeray, qui désirait me parler, pour s'éloigner de moi. Après l'avoir vainement cherché dans la foule, j'ai pensé que ne pouvant plus contenir sa douleur, il s'était décidé à revenir près de vous.

—Vous m'avez promis de veiller sur lui ! s'écria madame Lambert les yeux égarés. Ah ! mon fils est mort !

—De grâce, madame, éloignez cette horrible pensée.

—Vous ne connaissez pas mon fils comme moi, monsieur de Sairmaise ; il est sorti d'ici avec l'idée de suicide.

Gaston se sentit frissonner.

—Je cours à sa recherche, et je vous jure que je vous le ramènerai ! s'écria-t-il.

Et il s'élança hors de la maison.

Madame Lambert tomba à genoux et pria pour son malheureux enfant.

C'est avec intention que Georges avait quitté son ami à l'entrée du cimetière. Seul, il voulait pleurer un instant sur la tombe de Jeanne et lui adresser son dernier adieu. Caché dans le cimetière, et suivant de loin les détails de la cérémonie, il avait attendu que tout le monde se fût éloigné.

Nous avons dit comment des maçons, qui travaillaient tout près du caveau de la famille de Borsenne, l'avaient empêché de s'en approcher.

Il sortit de la nécropole en cherchant dans sa tête le moyen d'y revenir la nuit suivante. Il s'arrêta à l'idée d'escalader le mur d'enceinte.

Il suivit le boulevard extérieur jusqu'à la place où a été élevée depuis la statue du maréchal Moncey. Il descendit l'avenue de Clichy, s'engagea sur celle de Saint-Ouen et prit à droite une rue presque déserte, qui traverse le cimetière et joint les Batignolles à Montmartre.

En marchant il examinait le mur et en mesurait la hauteur. Rue de Maistre il s'arrêta. Un sourire de satisfaction plissa ses lèvres.

—C'est là ! murmura-t-il.

Il arracha une pierre du talus et la plaça contre le mur. Il fit encore plusieurs autres remarques qui devaient lui permettre de reconnaître, au milieu de la nuit, l'endroit qu'il avait choisi. Il gagna rapidement la rue Lepic, revint sur le boulevard extérieur et entra chez un serrurier. Sous ses yeux et sur ses indications, il fit forger quatre longues broches de fer ayant la forme de clous à pointe plate.

Il était près de six heures lorsqu'il revint rue de La Rochefoucauld par la rue Pigalle.

Au même instant, après avoir parcouru tout Paris et être allé en dernier lieu au cimetière du Nord, Gaston de Sairmaise revenait chez madame Lambert découragé, désolé, en proie aux plus sombres appréhensions.

Arrêté sur le trottoir devant la maison, il n'osait pas entrer. Tout à coup il poussa un cri de joie. Georges était devant lui.

—D'où viens-tu donc, Georges ? lui dit-il. Depuis deux heures je te cherche partout. Comment oublies-tu si facilement que ta mère s'inquiète de tout ?

—Oui, je me suis un peu trop attardé.

—Comme te voilà arrangé : tes bottines et ton pantalon sont couverts de boue. Tu es donc allé dans les champs ?

—Dans la plaine de Saint-Ouen.

—Je ne pouvais pas songer à t'y chercher.

—J'avais besoin de respirer au grand air, de m'isoler. —Étrange fantaisie, murmura Gaston. Mais entrons vite, reprit-il, viens rassurer ta mère.

Madame Lambert les accueillit avec un visage souriant. D'une fenêtre, que dans son impatience fébrile elle avait peut-être ouverte cinquante fois, elle venait de les voir causant dans la rue.

Elle dit seulement à son fils :

—J'ai été vivement inquiétée ; une autre fois, Georges, je t'en prie, ne reste pas si longtemps absent, ou bien dis-moi où tu dois aller.

—Chère mère, tu m'aimes trop.

—Vous l'entendez, Gaston ? Ingrat, est-ce qu'une mère a jamais trop aimé son enfant ?

—Je veux pourtant pas que ta tendresse pour moi te rende malheureuse.

—Tu ne changeras pas mon cœur, Georges, autant vaudrait me dire de cesser de t'aimer.

Madame Lambert retint Gaston à dîner. Georges avait faim, il mangea un peu. Dans la soirée, il fut calme et causa volontiers. Sa mère l'observait attentivement.

—Il cherche à se distraire, pensait-elle, à éloigner sa pensée de la pauvre Jeanne. Il est moins préoccupé, la résignation viendra.

L'excellente mère devenait radieuse.

M. de Sairmaise se retira à dix heures et Georges, après avoir embrassé sa mère, entra dans sa chambre. Il changea de vêtements et se jeta tout habillé sur son lit.

A onze heures, avant de se coucher, madame Lambert adressa à Dieu une fervente prière.

—Mon Dieu, disait-elle, ayez pitié de mon fils, donnez-lui le courage de supporter la douleur et la force de résister aux coups terribles qui l'ont frappé ! Qu'un de vos regards descende sur lui, éclaire sa pensée, apaise le trouble de son âme et le console !

Georges ne dormait pas. A minuit, il était debout. Il prit un poignard, qu'il glissa dans sa poitrine, mit son revolver dans sa poche, puis, sans bruit, sortit de sa chambre.

Un instant après, il frappait à la porte vitrée du concierge, qui tira le cordon à moitié endormi. Georges s'élança dans la rue.

Au même moment, la femme de chambre de madame Lambert entra chez sa maîtresse tout effarée.

—Madame, M. Georges vient de sortir s'écria-t-elle.

Madame Lambert se dressa d'un bond, blanche comme une statue de marbre.

—Peut-être est-il encore dans la rue, ajouta la domestique.

Madame Lambert courut à la fenêtre, l'ouvrit et son regard plongea à droite et à gauche dans la demi-obscurité. Georges avait disparu.

Elle poussa un soupir étouffé, recula en chancelant et vint tomber sans connaissance dans les bras de sa femme de chambre.

La reprise de ses sens fut suivie de gémissements et de sanglots.

—Je n'aurais pas dû le quitter ! s'écria-t-elle, je devais veiller près de lui, dans sa chambre. Toute la soirée il affecta d'être tranquille, résigné, c'était pour endormir ma prudence, pour mieux me tromper. Pourquoi ne lui-je pas compris.

Et elle s'abimait dans une nouvelle crise de sanglots.

Tous les domestiques sur pied attendaient les ordres de leur maîtresse. Ils étaient consternés ; ils pressentaient l'épouvantable catastrophe dont madame Lambert n'osait point parler devant eux.

La malheureuse femme courait comme une ombre éplorée à travers les pièces de l'appartement. Elle s'écriait à chaque instant :

—Que faut-il faire ? Que faut-il faire ?

Vers quatre heures, elle envoya le maître d'hôtel prévenir Gaston de Sairmaise. Il accourut immédiatement. Madame Lambert l'entraîna dans la chambre de son fils où ils s'enfermèrent. Elle lui montra l'étui vide du revolver et la place qu'occupait le poignard dans une panoplie composée d'armes rares et précieuses.

—Comprenez-vous, Gaston, comprenez-vous ? s'écria-t-elle en se tordant les mains de désespoir.

Le jeune homme était atterré.

Il voulut cependant faire entrer dans le cœur de cette mère désolée un espoir qu'il ne partageait pas lui-même.

—Si Georges était sorti avec la volonté de mettre fin à ses jours, lui dit-il, il vous aurait laissé une lettre d'adieu ; le temps ne lui a pas manqué pour l'écrire.

—Mais, monsieur de Sairmaise, ses armes qu'il a emportées ?

—Paris n'est point si sûr la nuit, madame qu'il ne soit pas prudent de prendre certaines précautions.

—Oh ? Georges n'a pas songé à cela.

—Pourquoi, madame ? Il sait, comme tout le monde, que les attaques nocturnes deviennent de plus en plus fréquentes.

Gaston, vous cherchez à me tranquilliser ; mais vous n'êtes pas convaincu, avouez-le.

—Je suis inquiet, madame, et non désespéré. Georges est une nature ardente, passionnée, exaltée même. Mais permettez-moi de le défendre contre vous ; il a l'âme vaillante et le cœur haut placé. Un homme comme lui,

madame, ne se tue pas lâchement, ainsi qu'un déclassé vulgaire. Il aime trop ses parents pour quitter la vie sans avoir embrassé une dernière fois son père, et sachant qu'il laisse après lui un desespoir éternel.

Dès que le jour parut, Gaston sortit pour se mettre à la recherche de son ami. Le maître d'hôtel, le cocher et le valet de pied se mirent également en campagne, avançant ainsi l'expression d'un désir de leur maîtresse. Mais ils rentrèrent l'un après l'autre sans avoir rien appris, rien découvert.

La journée s'était presque écoulée. Madame Lambert attendait M. de Sairmaise qui n'avait pas reparu. Gaston était son dernier espoir.

## X

Nos lecteurs savent comment l'officier de marine avait employé sa nuit.

Pendant qu'on le cherchait à Boulogne, sur les bords de la Seine, dans le bois de Vincennes, à Saint-Maur, à Joinville, sur les bords de la Marne, assis devant une petite table dans la chambre de Jean Frugère, le gardien du cimetière, il racontait à madame de Borsenne comment il l'avait miraculeusement tirée de son cercueil.

Sur la table on voyait encore les restes d'un succulent déjeuner. Dans un coin, sur une chaise, Jean Frugère s'était endormi.

Les mains de la jeune femme reposaient dans celles de Georges et sa tête charmante, sur laquelle elle avait à la hâte rassemblé ses longs cheveux, s'appuyait languissante et émerveillée sur l'épaule du jeune homme.

—Oui, dit-elle quand il eut achevé son récit, c'est bien un miracle que Dieu a fait pour nous. En sortant de cet étrange et long sommeil léthargique qui ressemble si bien à la mort, continua-t-elle, je compris immédiatement que j'avais été ensevelie vivante. Je frissonnai d'horreur et d'épouvante ; je sentis mes cheveux se hérissier sur ma tête et je poussai des cris effroyables. Ce n'était pas pour sortir du cercueil, mais seulement pour avoir de l'air que je voulais en briser les planches. J'é-touffais.

A ce moment, Georges, c'est à toi que je pensais. Il est là, sur ma tombe, me disais-je, il va me secourir, me sauver ! Et je ne me trompais pas, tu étais là, tu m'entendais, au milieu de la nuit et de la tempête ! Georges, c'est bien là l'œuvre de Dieu !

—C'est vrai, répondit-il, et Dieu t'a rendue à mon amour afin de te restituer le bonheur qu'il t'avait enlevé.

—Georges, Georges, tu me rappelles à la réalité.

—La réalité, ma Jeanne adorée, c'est notre amour qui bat près du mien, ce sont mes baisers qui t'ont réchauffée, c'est notre avenir, c'est la joie et le bonheur infinis.

—Malheureux ! s'écria-t-elle, tu oublies que je suis mariée !

—Jeanne, la mort a brisé les liens maudits. Entre toi et M. de Borsenne il y a le marbre d'un tombeau. Moi, te rendre à ton mari, jamais ! Je t'ai prise dans le cercueil où il t'a mise, je te garde.

Elle secoua tristement la tête.

—Les lois humaines sont contre nous, mon ami, dit-elle, et M. de Borsenne a le droit de réclamer sa femme.

—Madame de Borsenne est morte ! Cet homme qui dort là tranquillement, et moi, savons seuls qu'elle existe. J'achèterai son silence et même son dévouement, et il se taira.

—Georges, quelle est donc ta pensée ?

—Ma pensée est de quitter Paris et la France avec toi, dès que tu seras assez forte pour supporter les fatigues d'un long voyage. Nous changerons de noms.

—Oh ! Tout cela est insensé. Partir avec toi.

—Sois tranquille, Jeanne, nous trouverons facilement un petit coin de terre où nous pourrions vivre heureux.

—Tu veux que je sois ta maîtresse ?

—Puisque tu ne peux pas être ma femme.

Elle cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

Georges couvrait de baisers ses mains et à travers ses doigts buvait ses larmes.

—Non, non ! s'écria-t-elle au bout d'un instant, je ne peux pas faire cela. Je sais que je me trouve dans une situation étrange, tout à fait exceptionnelle ; mais elle ne m'affranchit pas du devoir. Georges, je t'en supplie, ne me demande point de me rendre méprisable à tes yeux et aux miens.

—Tu oublies tes paroles de tout à l'heure, Jeanne : C'est l'œuvre de Dieu !

—Mais nous avons chacun une famille.

—Nous vivrons sans elles.

—J'ai un enfant, Georges, je ne quitterai pas mon enfant !

—Je le prendrai à son père et nous l'emmenons.

—Ah ! tu es sans pitié !

—Dis donc que je t'aime et que je ne veux pas vivre sans toi. Voyons, continua-t-il d'un ton farouche, souhaites-tu d'être libre ? Demain, j'irai tuer M. de Borsenne.

—Oh ! tais-toi, tu m'épouvantes ! s'écria-t-elle en lui mettant la main sur la bouche.

—Écoute, reprit-il, toi dans la tombe, je voulais me donner la mort. Si tu veux rejoindre ton mari, il n'y aura rien de changé pour moi. Vois ce poignard et ce pistolet ; tu n'as qu'un mot à dire, et je me percé le cœur ou me brûle la cervelle sous tes yeux.

—Ah ! tu me tuerais d'abord ! exclama-t-elle en lui jetant ses bras autour du cou.

—Non, je ne t'ai pas sauvée pour te tuer ni te perdre, mais pour que tu sois heureuse. Tu ne doutes pas de mon amour, n'est-ce pas ? Tu sais qu'il durera autant que ma vie. Qu'as-tu à redouter ? Ce n'est pas M. de Borsenne, quand je suis là pour te protéger. Est-ce le monde ? Nous le fuirons et nous vivrons à l'abri de ses méchancetés. D'ailleurs, ce sont Jes demi-vertus qui tiennent compte de ses préjugés.

Que ton cœur se brise en pensant à ta mère, à ton père et même au fils de M. de Borsenne, dont tu vas t'éloigner peut-être pour bien longtemps, je le comprends : j'éprouve les mêmes regrets. Les tiens, toutefois, doivent être adoucis par notre silence, qui laissera à tes parents la croyance de ta mort. Plus tard, quand nous jugerons le moment venu, je te ramènerai à Paris et nous rendrons à ta mère sa fille ressuscitée. Voilà, Jeanne, le plan que j'ai conçu tout à l'heure pendant ton sommeil. Si tu as mieux que cela à proposer, parle, je t'écoute.

Elle garda le silence. Toujours suspendue au cou de Georges, son regard noyé dans celui du jeune homme, elle s'absorbait dans une délicieuse extase.

—Mais, poursuivit-il, si ce que tu appelles le devoir était plus fort que notre amour, si tu préférerais ton mari devant la loi à celui qui te fait sa femme devant Dieu, je te le répète, Jeanne, pour dédommager la mort à qui je t'ai arrachée, je lui jetterais mon cadavre !

—Non, s'écria-t-elle, non, je t'appartiens, emporte-moi au bout du monde !

Il la serra sur son cœur avec transport.

—Oh ! murmura-t-il, on ne meurt pas quand la vie est si belle !

La jeune femme voulut se lever, mais ses jambes plierent sous elle et elle retomba dans les bras de Georges.

Il l'enleva doucement et la porta sur le lit. Un quart d'heure après elle ferma les yeux et s'endormit.

Georges réveilla Jean Frugère.

—Je suis obligé d'aller à Paris, lui dit-il : je reviendrai peut-être un peu tard. En mon absence, veillez sur elle et surtout que personne n'entre dans cette chambre.

—Vous pouvez compter sur moi.

Georges sortit. Il se jeta dans la première voiture de place qu'il rencontra et se fit conduire chez une grande couturière de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

—Madame, lui dit-il, je viens vous commander trois robes ; il me les faut immédiatement.

—Le temps de les faire, monsieur.

—Sans doute. J'ai voulu dire dans quatre ou cinq jours.

—Elles seront prêtes Comment les voulez-vous ?

—Pour la façon, je m'en rapporte à votre bon goût. Je veux deux robes de soie dont une noire et une robe de cachemire.

—Vous avez les mesures ?

—Non, je n'ai aucune mesure.

—Le travail que vous me demandez devient impossible à exécuter, dit la couturière en souriant.

Georges, vivement contrarié, mordait ses lèvres.

—Si la personne à qui sont destinées ces robes habite loin de Paris, vous pourrez lui écrire, reprit la couturière. Mais c'est du retard, madame, et le temps presse.

—Je suis désolée, monsieur : vous devez comprendre que je ne puis rien faire sans des indications précises.

Georges se frappa le front.

—N'avez-vous pas ici des ouvrières ? demanda-t-il.

—Une trentaine.

—Oh ! j'en trouverai bien une qui aura la taille de la personne.

La couturière le fit entrer dans l'atelier et pria les ouvrières de se tenir debout un instant.

Une belle jeune fille très-brune attira tout de suite l'attention du jeune homme.

—Madame, dit-il à la maîtresse en lui désignant la jeune fille, c'est sur mademoiselle que vous pourrez prendre toutes les mesures dont vous avez besoin. Elle a la taille de la personne pour qui je vous commande les robes et les cheveux noirs comme elle. Vous m'obligerez aussi beaucoup en achetant deux chapeaux allant avec les robes.

Il mit dans la main de la couturière un billet de mille francs.

—Où devrai-je faire porter votre commande, monsieur ? demanda-t-elle.

—Je viendrai la prendre moi-même dans cinq jours.

De chez la couturière, il se rendit chez une lingère de la rue Richelieu, où il commanda tout ce qui est nécessaire à une femme pour un voyage de plusieurs mois. Il acheta aussi dans la même rue trois paires de bottines.

Il remonta dans son fiacre, très-satisfait de l'emploi de son temps, et se fit conduire rue de Laroche-foucauld.

## XI

A la vue de son fils, madame Lambert poussa un cri de folle joie. Elle se jeta à son cou et, pendant deux minutes, le tint fortement serré sur sa poitrine.

—Ah ! tu ne me quitteras plus, dit-elle en sanglotant, je veux toujours te tenir dans mes bras.

Il l'embrassait et en même temps il souriait.

Madame Lambert recula un peu et le regarda attentivement.

—Ah ! s'écria-t-elle avec force ; tu veux me tromper encore ! parle, que médites-tu ?

Il s'approcha d'elle ; ses yeux étincelaient de joie.

—Regarde-moi donc bien, lui dit-il, est-ce que tu ne vois pas le bonheur sur mon visage ?

—C'est vrai, ce n'est point là le regard d'un malheureux qui songe au suicide.

Puis, tout à coup, cachant son visage dans ses mains :

—Fou ! gémit-elle, mon pauvre enfant a perdu la raison.

Il passa un bras autour de sa taille et l'obligea à s'asseoir près de lui sur un canapé.

—Chère mère, reprit-il, j'ai toute ma raison, et, rassure-toi, je ne veux pas la perdre. Je comprends tes doutes, ton étonnement ; ils n'ont d'égal que la joie qui inonde mon cœur. Ne me demande pas quel événement a pu produire en moi ce changement étrange et imprévu, il me serait impossible de te répondre. Qu'il te suffise de savoir que je suis aussi heureux que j'étais hier désespéré.

—Oh ! oui, mon Georges, te savoir heureux, cela me suffit.

—Maintenant, ma bonne mère, il faut que je fasse appel à tout ton courage, ton fils est forcé de s'éloigner de toi une fois encore.

—Tu t'en irais... non, non, je ne veux pas.

—Il le faut, ma mère, il le faut.

—Eh bien, soit, je te suivrai. C'est décidé, nous partirons ensemble, ton père viendra nous rejoindre.

—Ma mère, un voyage avec toi serait charmant, mais c'est impossible.

—Impossible ! pourquoi ?

—C'est toujours ce que je ne peux pas te dire.

—Ton secret ?

—Oui, mon cher secret, que tu connaîtras plus tard.

—Georges, où veux-tu aller ?

—Je ne sais pas encore, mais le moins loin possible, pour être plus près de toi. En Espagne, en Angleterre, en Allemagne, ou en Italie. Je t'écrirai toutes les semaines et te demanderai beaucoup de nouvelles de Paris.

—Seras-tu longtemps absent ?

—Probablement plusieurs années.

Madame Lambert fit un brusque mouvement.

—Ne t'effraye pas, continua-t-il, j'aurai souvent le désir de t'embrasser et je viendrai. Toi-même, tu n'auras qu'à m'écrire : " Viens ", et j'accourrai.

—Est-ce que tu ne me permettras pas d'aller te voir ?

—Cela dépendra de certains événements. D'ailleurs, la Providence fera bien encore quelque chose pour nous.

—Et ton temps, Georges, comment l'emploieras-tu ?

—Comment j'emploierai mon temps ? A être heureux, ma mère !

—Il te faudra de l'argent.

—Oui, beaucoup d'argent. Si tu le veux, chère mère, nous nous occuperons tout de suite de cette importante question.

—Tu ne pars pas demain ?

—Non, mais dans quatre ou cinq jours.

—Tu attendras le retour de ton père ?

—Il ne doit revenir que dans dix ou douze jours, je ne le pourrai pas. Avant de quitter Paris, je lui écrirai.

—De quelle somme penses-tu avoir besoin ? Je puis disposer de vingt mille francs.

—Vingt mille francs ! fit Georges en souriant, j'en aurai dépensé trente mille avant de partir de Paris.

Sa mère le regarda avec surprise.

—Toujours le secret, reprit-il. Le moins que tu puisses me donner d'abord, chère mère, c'est cent mille francs.

—Nous n'avons jamais eu ici cette somme en espèces, Georges.

—Il y a des valeurs.

—Elles appartiennent à ton père et je n'oserais prendre sur moi d'en dispenser.

—C'est vrai. Cependant, chère mère, il faut que tu me remettes demain la somme que je demande.

—Cent mille francs, Georges c'est énorme ; où veux-tu que je trouve tant d'argent ?

—Tu l'emprunteras.

—A qui, Georges, à qui ?

—Au banquier de mon père.

—Et tu crois qu'il me prêtera cette somme ?

—A toi, la femme de Jacques Lambert, un million si tu le lui demandais !

—J'essayerai, Georges, mais ton père ne sera pas content.

—Tiens ! s'il veut gronder, tu l'embrasseras, comme cela, et tu lui diras : C'est ce méchant Georges qui l'a voulu.

—Méchant lorsqu'il fait pleurer sa mère, qu'il oublie tout dès qu'il l'embrasse. Georges, tu auras ton argent.

—Merci, chère mère. Voici la nuit, je te quitte. A demain.

—Comment, tu vas encore passer cette nuit dehors ?

—Celle-ci et les autres, ma mère ; je ne te verrai que dans la journée.

—Encore ton secret ?

—Oui. Mais ne cherche point à le deviner, tu ne le pourrais jamais !

Il l'embrassa et sortit précipitamment.

Dix minutes plus tard, Gaston de Sarmaise entra chez madame Lambert.

Après lui avoir raconté la conversation qu'elle venait d'avoir avec son fils, elle lui demanda quel était son avis.

—Madame, répondit Gaston, Georges a eu raison de vous dire que vous ne pourriez jamais deviner son secret. Ce que vous venez de me confier dépasse tout ce que la raison humaine peut concevoir. Evidemment il y a un mystère, quelque chose d'étrange et d'incompréhensible. Ce mystère, madame, ce secret de votre fils, respectons-le et ne cherchons pas à le pénétrer. Pour qu'il le cache à sa mère, il faut qu'il y soit contraint par des raisons d'un ordre supérieur. Il se dit heureux, vous avez vu qu'il ne mentait pas. Contentons-nous de cela. Qui sait, une imprudente curiosité ferait crouler, peut-être en un instant, l'édifice, fiction ou réalité, dans lequel il a trouvé son bonheur.

Georges passa la nuit sur une chaise et dormit la tête appuyée contre le lit où reposait madame de Borsenne.

Le matin, Jean Frugère rentra chargé de provisions.

A neuf heures, la jeune femme se leva. Elle se sentit plus forte que la veille. Elle fit deux fois le tour de la chambre sans réclamer le bras de Georges. Elle mangea aussi un peu mieux et avec plus de plaisir. Le jeune homme la couvait des yeux comme une mère son nouveau-né. Son regard la mangeait de caresses.

Ils parlèrent longuement de leurs parents, mais il fut absolument décidé qu'ils garderaient le secret du cercueil vide, et qu'elle prendrait le nom de Pradines que Georges porterait à l'étranger.

Vers une heure, le jeune homme la quitta et se rendit chez sa mère.

—Je n'ai pas oublié ma promesse, dit-elle en lui montrant un paquet de billets de banque, voilà tes cent mille francs.

Il la remercia avec effusion. Elle essaya encore de le questionner ; elle aura tant voulu savoir !

—Ma mère, lui répondit-il avec une vive émotion, dès hier je t'aurais tout appris si j'avais pu parler. De mon secret dépend tout mon bonheur ; s'il était découvert ton fils retomberait dans son désespoir.

—Pardonne-moi, Georges, je ne veux rien savoir, rien.

Les robes furent prêtes ainsi que l'avait promis la couturière. Le jeune homme acheta encore aux magasins du Louvre plusieurs confections dont une très chaude pour le voyage. Il porta à Montmartre un habillement complet. Le reste de ses achats fut enfermé dans des malles que Jean Frugère conduisit au chemin de fer de Lyon.

Georges avait remis trente mille francs au gardien du cimetière en lui conseillant de les placer et de s'en faire une petite rente.

Il témoigna à Georges le désir de le suivre à l'étranger. Mais le jeune homme lui fit comprendre qu'il lui serait plus utile à Paris ; il lui confia la mission de surveiller M. de Borsenne et de l'instruire immédiatement de tout incident ou fait qui lui semblerait de nature à l'intéresser.

Un matin, un coupé de remise, dans lequel se trouvaient madame de Borsenne, le visage caché sous un voile épais, et Jean Frugère arrivait à la gare de Lyon, cinq minutes avant Georges Lambert qui, pour éviter une rencontre imprévue, fâcheuse, était venu par un chemin différent.

Ils ne se parlèrent point dans la salle d'attente ; quand l'employé ouvrit les portes aux voyageurs, la jeune femme suivit Georges jusqu'au coupé qu'il avait eu la précaution de louer la veille.

Le sifflet de la locomotive se fit entendre et le train se mit en marche. Alors madame de Borsenne poussa un profond soupir et mit sa main dans celle de Georges dont le visage était radieux.

## XII

Un grand feu flambait dans la cheminée du salon de madame Fontange. La vieille dame, pelotonnée dans un moelleux fauteuil, causait avec son médecin.

—Mon cher docteur, vous avez beau dire, je suis exténuée, brisée, presque morte.

—C'est la fatigue du voyage ; dans trois ou quatre jours il n'y paraîtra plus.

—Oh ! je me sens bien, moi, je vais traîner comme cela pendant quelques semaines, et ce sera fini.

—Laissons venir le printemps. D'ailleurs vous avez bonne figure l'œil clair et brillant.

—C'est la fièvre, fit-elle en branlant la tête.

—Vous avez un peu d'agitation, mais pas apparence de fièvre, répondit le docteur en souriant.

—Ah ! docteur, quel voyage et quel triste séjour j'ai fait à Paris ! Un père désolé, une mère folle de douleur.

En un jour j'ai versé plus de larmes que dans toute ma vie, Je n'ai pu supporter tout cela et je suis vite revenue.

—Vous aimiez beaucoup votre filleule ?

—Je l'adorais, cette petite, docteur. Si vous saviez comme elle était charmante, vive, enjouée, aimante, spirituelle... et avec cela une beauté de reine et un cœur... un ange, docteur, un ange !

—Au ciel, ajouta gravement le médecin.

—Oui, docteur, au ciel ; aussi je vais me reconcilier avec Dieu pour l'y rejoindre.

—C'est une bonne pensée, madame, bien que vous ne soyez pas une grande pécheresse.

—Vous ne me maltraitez pas trop, c'est bien. Que voulez-vous ? j'ai vécu follement, comme la plupart des femmes aujourd'hui, pour le monde et les plaisirs. J'ai- mais qu'on parlât de moi ; souvent, j'ai peut-être trop bien réussi. Si j'étais une évaporée, j'avais l'âme fière. D'ailleurs j'aimais beaucoup mon mari ; ce digne et excellent ami, qui ne sut jamais rien me refuser, a été ma sauvegarde. Je me suis laissé faire la cour par amour de la louange, et j'excitais l'admiration par coquetterie. Pendant vingt ans, j'ai trouvé la moitié de mon bonheur dans des chiffons. Un bijou me ravissait, une jolie parure me tournait la tête. Et c'était tout, docteur, vous pouvez me croire.

J'ai été un peu médisante comme toutes les femmes.

Je me suis moquée souvent du manque d'esprit de celle-ci, de la laideur de celle-là et des ridicules de beaucoup d'autres ; pourtant, je n'avais pas un mauvais cœur ! c'est le monde qui est fait comme cela.

Mon mari gagnait des sommes énormes ; j'ai fait beaucoup de bien, quelquefois pour le bien lui-même, mais le plus souvent, je l'avoue, par ostentation, par vanité.

—Chère madame, dit le docteur en souriant, mais c'est votre confession que vous me faites.

—Docteur, c'est mon examen de conscience à haute voix. Dans le monde, continua-t-elle, j'ai eu quelquefois du dépit, lorsque je rencontrais une femme qui me paraissait mieux que moi, mais je n'ai jamais été jalouse ni envieuse, probablement parce que je n'avais rien à désirer. Voilà toute ma vie, docteur, avec ses faiblesses ; je ne sais pas si on trouvera de grands crimes. Mais, bien sûr, le prêtre qui me donnera l'absolution, me pardonnera difficilement d'avoir mieux connu le chemin qui mène à l'Opéra que celui qui conduit à l'église.

—Allons, dit gaiement le médecin, vous en serez quitte pour une neuvaine à Notre-Dame.

—Je vais commencer par donner aux pauvres et aux hospices ; je créerai des lits dans les hôpitaux. Parmi ceux à qui je ferai du bien, il se trouvera sans doute quelques cœurs reconnaissants qui prieront pour moi ; ce sera un acheminement vers le bon Dieu.

J'ai plus de trois millions de fortune, docteur, indépendamment de la rente des trois millions légués par mon mari à Jeanne de Précourt. Moi aussi, je destinai mes millions à cette chère enfant...

—Ne laissez-t-elle pas un fils ?

—Oui, mais M. de Borsenne est son père, et je ne veux pas que cette homme touche à un centime de ma fortune. Je ne ferai peut-être pas de testament. Quand j'aurai beaucoup donné, ce qui restera après moi ira à qui de droit. Ah ! docteur, si ma filleule n'était pas morte je serais moins embarrassée.

En conscience, n'était-ce pas à ma porte plutôt qu'à la sienne, que la mort devait frapper ! Pauvre enfant, mourir à vingt-deux ans, c'est horrible ! Quand une femme est vieille, souffrante et désillusionnée comme moi, mourir n'est rien. C'est le repos auquel elle aspire. Mais Jeanne, ma petite Jeanne entraînait seulement dans la vie ; elle n'était pas heureuse, c'est vrai ; mais elle avait l'espérance de l'avenir. Ah ! docteur, si j'avais pu m'en aller à sa place !

—La mort prend ses victimes partout et dans tous les rangs, répliqua le médecin ; elle n'a malheureusement aucun égard pour la jeunesse, l'intelligence ou la beauté.

—Nous ne le voyons que trop tous les jours, reprit madame Fontange en essuyant ses yeux mouillés de larmes.

Il était déjà tard, le docteur prit congé de sa cliente et se retira. Madame Fontange ne quitta point son fauteuil et resta plongé dans ses tristes réflexions.

Environ vingt minutes après le départ du médecin, un domestique vint lui dire qu'une dame qui semblait être une religieuse, demandait à lui parler. Elle est accompagnée d'un monsieur, ajouta le domestique.

Madame Fontange regarda la pendule. Il était neuf heures.

—Il est un peu tard pour une visite, se dit-elle. Cette religieuse vient probablement solliciter un don pour sa communauté. Je n'aurai certainement pas le cœur de la faire revenir. On peut accomplir une bonne œuvre n'importe à quelle heure de la nuit.

Faites entrer, ajouta-t-elle en se tournant vers le domestique.

Celui-ci ouvrit la porte aux deux visiteurs et se retira.

La dame était enveloppée dans un ample manteau de drap noir, un long voile tombait sur sa poitrine et cachait entièrement sa figure. Elle paraissait très-émue.

Elle fit timidement quelques pas dans le salon.

Son compagnon resta immobile près de la porte.

—Approchez-vous, ma bonne sœur, dit madame Fontange de sa voix la plus douce.

La dame voilée fit deux pas encore.

—Ne craignez pas d'être mal reçue, poursuivit madame Fontange ; dites-moi ce que vous désirez, je promets d'avance de vous l'accorder. Je suis riche, très-riche et je ne sais plus que faire de ma fortune. Je ne puis mieux l'employer qu'à soulager tous les malheureux qui me seront connus. Je suis malheureuse aussi, mon enfant, bien malheureuse, ce n'est pas la richesse qui fait le bonheur ici-bas, voyez-vous c'est le contentement du cœur.

J'avais une enfant que j'aimais, c'était ma filleule, tout ce que je possède était pour elle, je l'ai perdue ! Maintenant je ne tiens plus à rien, je veux donner, donner beaucoup, donner tout. Venez-vous pour une communauté, une crèche ou un hospice ? Quelle somme voulez-vous ?

La visitante pleurait sous son voile.

—Approchez-vous encore, reprit madame Fontange, asseyez-vous près de moi, venez me parler de ceux qui souffrent.

La dame voilée tomba à genoux devant madame Fontange, en s'écriant entre deux sanglots :

—Ma bonne marraine !

—C'est la voix de Jeanne ! exclama madame Fontange.

Et de ses mains tremblantes elle fit tomber le voile de la jeune femme.

Alors elle reconnut ces beaux yeux qui la regardaient et ce charmant visage tout baigné de larmes.

Elle lui prit les mains, toucha son front et ses joues, puis poussa un grand cri.

—Chère marraine, c'est bien moi, rassurez-vous, dit Jeanne.

—Vivante, vivante ! murmura madame Fontange avec égarement.

La jeune femme l'avait entourée de ses bras et l'embrassait.

—Jeanne, que j'ai vue morte, reprit-elle, Jeanne ressuscitée ! Mon Dieu ! vous ne m'avez pas fait mourir de douleur, ne me tuez pas de joie !

Allons, continua-t-elle après un moment de silence, j'ai honte de ma faiblesse. On dirait que j'ai peur et que je doute encore. Oui, c'est toi, ma chérie, c'est bien toi... Dieu a fait un miracle, qu'il soit loué à jamais ! Tu es venue consoler ta vieille marraine ; merci, mon enfant. J'allais peut-être m'en aller tout de suite ; mais ta présence me rattache à la vie et va prolonger mes jours.

Tu dois avoir besoin de quelque chose, tu es ici la maîtresse ; sonne, appelle tous les domestiques, commande et ordonne.

—Chère tante, pour le moment je n'ai besoin de rien. Mais je vous demanderai, avant tout, de tenir secrète ma présence ici.

—Tout ce que tu voudras.

—Je voudrais aussi vous présenter mon compagnon de voyage.

—Je vous avais oublié, monsieur, dit madame Fontange en se levant.

—Ma tante, reprit Jeanne, c'est M. Georges Lambert.

—L'officier de marine ? fit la vieille dame en examinant le jeune homme avec le plus vif intérêt.

Georges qui s'était approché la salua.

Elle lui tendit la main.

—Mes chers enfants, reprit-elle, madame de Précourt m'a appris beaucoup de choses que j'ignorais ; mais votre arrivée mystérieuse à Fréjus me dit que j'en saurai bientôt beaucoup plus que ma nièce. Monsieur Lambert, voulez-vous satisfaire ma vive curiosité ?

—Madame, dit Georges en souriant, en sortant de Paris j'ai changé de nom ; je m'appelle maintenant de Pradines.

—Et Jeanne, a-t-elle aussi changé de nom ? demanda madame Fontange.

—Ma tante, répondit la jeune femme, je me laisserai appeler madame de Pradines.

(à continuer.)

## PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la filo de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.

## BON MARCHÉ

LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand et le plus volumineux de tous les journaux illustrés publiés en langue française et c'est le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



Ce soir, au Mont St. Louis, 444 rue Sherbrooke, sera donnée une grande soirée musicale et dramatique, à l'occasion de la première visite de Mgr. de Montréal à cette institution.

La partie littéraire est des plus attrayantes : on entendra MM. Louis Fréchette, Lemay et Legendre.

\*\*

Adelina Patti se propose de visiter l'Amérique de nouveau. Elle disait l'autre jour :

" J'aime les gens de ces pays et je serai heureuse de les voir une fois encore."

Cette sympathie de la diva est flatteuse : mais si elle nous voit avec plaisir, nous ne la verrons, nous, qu'avec... de l'argent, soit de \$2 à \$5 par tête.

\*\*

Coquelin aîné a terminé la série de ses représentations en notre ville. Il est parti, laissant parmi nous la meilleure impression possible.

N'est-ce pas qu'un talent comme celui qu'il possède rehausse, aux yeux des gens prévenus par les préjugés, la carrière dramatique ?

La troupe Coquelin a joué sept pièces, toutes on ne peut mieux choisies ; les journaux quotidiens, notamment *La Patrie*, en ont donné de bonnes analyses.

Le grand comédien, dans ses différents rôles, a invariablement ravi le public. Je ne me répandrai pas en éloges sur son compte : il n'en a pas besoin.

On a beaucoup félicité son fils Jean, ainsi que MM. Abel, Duquesne et Melle Baretta.

Mais, malheureusement, les salles étaient loin d'être comblées, et ce n'est pas à notre gloire...

\*\*

Une troupe américaine a succédé à la troupe Coquelin. L'Académie va se repeupler.

Songez donc : on joue une féerie magnifique avec chant, ballets, et tout ce qui compose un spectacle de ce genre. On voit une grotte au fond des eaux, le séjour des morts et une foule d'autres merveilles.

Je ne doute pas du succès de *Water Queen* ; le monde va se bousculer à la porte du théâtre de la rue Victoria. Allons, tant mieux !

LORGNETTE.

MA PHILOSOPHIE

Quand par une affreux catastrophe  
J'ai pas un sou dans mon gousset,  
Faut voir comm' je suis philosophe :  
J'pass' tout droit d'avant chaqu' cabaret.  
Mais lorsque j'ai la bourse bien garnie,  
Que je peux boir' du soir jusqu'au matin,  
Je dis bonsoir à la philosophie  
Et j'dis bonjour à tous les marchands d'vin.

WILLIAM PITON.

LA FEMME

Si l'Eternel, un jour, pour orner le prétoire  
De son horrible enfer, me disait : Sculpte-moi  
La déesse Douleur ; fais-la digne d'effroi,  
Que ses yeux soient profonds, que sa robe soit noire !

Et si pour embellir le temple de la Gloire,  
Charmer les séraphins, rendre hommage au grand Roi,  
Je devais peindre aussi l'amour qui, par sa loi,  
Fuit de nos cœurs brûlants son propre territoire,

Des dents de mon burin, des cils de mon pinceau  
Jaillirait une épouse abritant un berceau,  
Et je la signerais d'un baiser de mon âme.

Pour couronner son front la nature a des fleurs,  
Et Dieu, qui d'un sourire a formé toute femme,  
A mis l'homme à ses pieds pour recueillir ses pleurs !...

GASTON LA PERRIÈRE.



LES COMMANDEMENTS DU MUSICIEN

A L'ORCHESTRE

- Premier violon* s'abstiendra  
De préluder trop fréquemment.
- Second violon* évitera  
De jouer machinalement.
- Alto* surtout s'éveillera  
Quand d'attaquer vient le moment.
- Violoncelle* corrigera  
Son jeu lourd, pleurard, assommant.
- Contrebassiste* attaquera  
La note plus nerveusement.
- Flûtiste* ne regardera  
Dans la salle inutilement.
- Piccoloiste* ne sera  
Prétentieux aucunement.
- Hautbois* anches ne grattera  
Que rentré chez lui seulement.
- Clarinette* bien chauffera  
Pour donner le la purement.
- Bassoniste* bavardera  
A l'entr'acte exclusivement.
- Cor* de ton ne se trompera  
Et devra changer vivement.
- Piston* jamais ne pensera  
Que poser tient lieu de talent.
- Trombone* des sons soutiendra  
La valeur bien exactement.
- Le timbalier* s'accordera  
Bien juste et très rapidement.
- La grosse caisse* maintiendra  
Le rythme vigoureusement.
- Sous-chef* pour commencer devra  
Faire accorder soigneusement.
- Le chef d'orchestre* heureux sera  
Que tout marche parfaitement.

PAR-CI — PAR LA

M. le curé visite un pauvre vieux cocher de fiacre très malade, demi-mourant.

—Avez-vous l'habitude d'aller à l'église ?

Le cocher d'une voix éteinte :

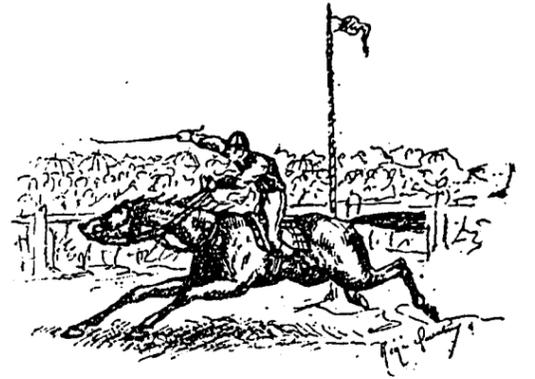
—Non, je ne peux pas dire ça : mais j'y ai conduit beaucoup de monde !

\*\*

Baptiste portait une grosse pierre sous son manteau, dans les rues de Montréal. Il répondit à ceux qui lui demandaient ce que c'était que cette pierre :

—C'est un échantillon d'une maison que je veux vendre.

ECHOS DU SPORT



TURF

Le fameux trotteur de quatre ans, *Bell Boy*, a été vendu pour \$51,000 à la Genesee Valley Stock Farm. *Bell Boy* fut acheté d'abord par S. A. Brown et Cie, de Kalamazoo, pour \$5,000. Il fut revendu, il y a un an, pour \$30,000, à Jefferson et Seaman. Seaman, s'étant séparé de son associé, laissa le cheval à ce dernier pour \$50,000.

Jamais un trotteur n'a été vendu à un prix aussi élevé, au Canada.

\*\*

Le "Manitoba Turf Club" se propose d'organiser deux grandes courses pour l'été prochain.

\*\*

Le cheval trotteur Mascot, de Californie, du haras de L. J. Rose, a été vendu à D. Scott Quinton, de Trenton, N. J., pour \$26,000.

\*\*

C'est décidément un bon métier que celui de joueur de *baseball*, s'il est permis d'en juger par les \$7,800 que le club de Cincinnati paye à trois célébrités : Holliday, Durger et Earle.

\*\*

Il est probable que, cette année, un grand nombre de concours de *lacrosse*, pour le championnat, auront lieu en cette province. A cause du grand nombre de clubs existant, les concours auront lieu par séries et les vainqueurs de chaque série concourront ensuite ensemble.

\*\*

Les régattes seront nombreuses, cette année. On construit de nouvelles périssoires. Les amateurs de la rame et de la godille peuvent préparer leur agrès.

\*\*

On fait des arrangements pour une grande joute de billard entre le fameux Schaefer et Hosson.

Le combat durera cinq nuits.

\*\*

L'association américaine de *baseball* a joué dernièrement à Paris, dans le Parc Aérostatique devant de nombreux spectateurs. Le président Carnot a envoyé à Spaulding et à Lynch une lettre dans laquelle il exprime le regret de ne pouvoir assister à la joute. Résultat : Chicagos, 2 ; all Americas, 6.

La première partie jouée en Angleterre a eu lieu à Kingston, aujourd'hui, mardi.

MUSIQUE.

Dans notre prochain numéro, nous publierons une jolie romance, paroles et musique, qui n'est pas encore connue dans notre pays.

*Le Baptême d'une poupée*, tel est le nom de cette romance qui obtiendra un grand succès nous en sommes certains.

Qu'on veuille bien remarquer qu'une page de musique nouvelle se vend, chez les marchands de musique, au moins 75 centins, tandis que nous la donnons, pour ainsi dire, *gratis*.

## LA BANQUE DU PEUPLE

Nous publions aujourd'hui le rapport de l'assemblée générale annuelle de la banque du Peuple. En y jetant un coup-d'œil, on verra que la situation de cette institution, a bien tout ce qu'il faut pour réjouir ceux qui y portent de l'intérêt. La banque du Peuple est une institution par trop canadienne en son caractère national pour que sa situation financière puisse être chose indifférente à nos lecteurs.

En nous accordant la publication de ce rapport, la direction a fait preuve d'un patriotisme comme on en rencontre rarement chez des financiers. On a voulu encourager notre entreprise.

Bravo M. le Président ! Bravo M. Bousquet !

## LE DINER DE TOUS LES JOURS

## POTAGE

**BOUILLON A LA MINUTE.**—Hachez une livre de maigre de bœuf, faites-le revenir cinq minutes avec du beurre chaud et une carotte hachée.—Ajoutez un litre d'eau et un peu de sel et faites bouillir vingt minutes.

**SOUPE AUX CHOUX.**—Faites-les blanchir jetez-les dans de l'eau bouillante avec sel, poivre, épices, une carotte et faites-les cuire six à huit heures—on peut ajouter quand la cuisson est presque complète quelques pommes de terre.—Quand on prépare cette soupe au maigre, on peut la servir avec un peu de lait.—Au gras, on la fait cuire avec du bœuf, du lard, un cervelas, ou tout autre salaison.

## SAUCES

**LIAISON DE FARINE.**—Les liaisons servent à épaissir une sauce ou un bouillon. Délayez une cuillerée de farine ou une demi-cuillerée de fécule dans une petite quantité de liquide froid. Mélangez cette préparation à votre sauce ou bouillon très-chaud et faites cuire en tournant sur un feu doux pendant 5 minutes.

**LIAISON D'ŒUF.**—Délayez un jaune d'œuf avec une cuillerée de liquide froid ; ajoutez cette préparation à votre sauce et tournez sur un feu doux.

## GARNITURES

**HACHIS.**—Hachez vos restes de viandes bouillies ou rôtis, mettez-les dans une casserole avec quelques cuillerées de bouillon et remuez avec une cuillère, de façon à réduire votre hachis en purée. Ajoutez sel, épices, jus de viande, deux œufs entiers par livre de viande. Quand le tout est de bonne consistance et que chaque viande ne peut plus se distinguer, versez votre préparation dans une tourtière garnie de chapelure ou formez-en des boulettes, saupoudrez-les de farine et faites-les cuire dans le beurre chaud. On peut encore employer le hachis comme garniture autour ou dans l'intérieur d'une volaille. Quelquefois on mélange à la viande hachée de la mie de pain bouillie dans du lait et réduite en panade épaisse.

## BOEUF

**FILET DE BŒUF.**—Il demande à être moins cuit que le rosbif, par exemple une heure pour trois livres et se sert de même que le bœuf rôti.

**FILET AU MADÈRE.**—Piquez de lard le filet et faites-le cuire comme le bœuf braisé, mais ajoutez une demi-bouteille de madère, faites cuire à petit feu quatre ou cinq heures. On peut mélanger au jus un peu de sauce tomate.

**DESSERTS DE BŒUF RÔTI.**—On peut les couper par tranche et les arranger comme les desserts de bouilli.

**BIFTECK.**—Coupez par tranches épaisses de deux centimètres votre filet, ou aloyau, aplatissez-les légèrement et mettez-les griller sur un feu très-vif, saupoudrez de sel, retournez-les quand le sel fond et servez avec du beurre mélangé de fines herbes, avec du cresson, ou avec une garniture de purée, légumes, ou sauce tomate. Quelques personnes font cuire les biftecks dans une poêle avec du beurre, mais cette cuisson les rend fades et moins digestifs.

## VEAU

**VEAU RÔTI.**—On fait rôtir, soit les parties grasses, tels que le rognon, le carré, le casis, soit les parties maigres que l'on pique de lard— le veau rôti doit être très-cuit et ne pas rester saignant. Il faut mettre dans la léchefrite du beurre et des épices et arroser fréquemment. Le veau se sert avec son jus et un peu de jus de citron, ou sur une purée ou sauce tomate.

## VOLAILLES ET GIBIER A PLUMES

**POULET A LA MINUTE.**—Prenez des poulets bien jeunes, coupez-les en deux, aplatissez-les, trempez-les dans du beurre et faites-les cuire sur le grill.—On peut les entourer d'un papier beurré avec sel, fines herbes. On sert avec du beurre, fines herbes, citron ou sauce tartare ou tomate.

## POISSONS

**POISSONS ROTIS ET GRILLES.**—On met à la broche l'esturgeon mariné au vin blanc et piqué de lard, l'anguille de mer, les grosses anguilles de rivière. Tous les poissons peuvent se faire griller entiers, coupés par tranches ou bien encore en papillons. On les sert avec du beurre manié de fines herbes et du jus de citron ou une sauce blanche, hollandaise, ravigote chaude, blanche à la moutarde.—Quelquefois on pique les poissons avec des morceaux de truffes.

**SAUTÉS AU BEURRE.**—Essuyez les poissons et placez-les dans la poêle avec du beurre chaud. On arrange plutôt de cette manière les petits poissons tels que maquereau, sole, limande, truite, merlan, hareng, sardines fraîches, etc. on les sert seuls ou avec une sauce ravigote, aux champignons.—On peut les farcir d'un hachis avant de les faire cuire.

**AU GRATIN.**—Voyez sauce au gratin.—Ajoutez un peu de vin blanc.

**A LA PROVENÇALE.**—Faites-les cuire comme les précédents en ajoutant de l'huile et une gousse d'ail hachée.

**SAUTÉS AU VIN BLANC.**—Faites revenir vos poissons dans du beurre chaud.—Ajoutez sel, épices, un verre de vin blanc ; un peu avant de servir liez la sauce avec une cuillerée de farine.

## ENTREMETS DE LÉGUMES ET D'ŒUFS

—Les laitues farcies se font de la manière suivante : jetez de petites laitues dans l'eau bouillante pour les blanchir, égouttez et essuyez-les, remplissez-les d'une farce et liez-les avec une ficelle—faites cuire à petit feu avec des bardes de lard et un peu de bouillon.—Les épinards, la chicorée et l'oseille se vendent d'ordinaire cuits et hachés, on n'a plus qu'à les apprêter en gras ou en maigre. Il ne faut jamais faire cuire l'oseille dans une casserole de métal et surtout de cuivre

## DESSERTS

**PLUM-POUDING.**—Mettez dans une terrine 200 gr. de farine, 5 œufs, 8 gr. de sel, 200 gr. de sucre en poudre, 60 gr. de graisse de rognons de veau ou de beurre, des épices, 2 verres de rhum, mélangez bien le tout, ajoutez 60 gr. de raisin de Corinthe et 60 gr. de malaga dont vous retirerez les pépins. D'autres fruits confits, un demi verre de lait—du zeste de citron haché. La pâte doit être molle, rajoutez un peu de mie de pain si elle est trop liquide.

On peut remplacer la farine par du pain trempé dans du lait et du rhum ou du riz cuit au lait. Placer la pâte dans un linge fariné, ficeler la toile, mettre le tout cuire dans un chaudron d'eau bouillante pendant trois heures ou verser la pâte dans une tourtière beurrée et garnie de chapelure et faire cuire à feu très-doux sous le four de campagne. On peut le servir froid avec du sucre en poudre ou avec un glacé au rhum ;—chaud, avec du rhum brûlé,—ou encore avec la sauce suivante : faites fondre 100 gr. de beurre, ajoutez-y une petite cuillerée de farine—50 gr. de sucre en poudre et 2 verres de rhum ou madère.

## FRITURES

**CRÈMES FRITES.**—Coupez par morceaux des œufs au lait refroidis—trempez dans la pâte et faites frire, on les fait à la crème de riz et aux flans.

**CROQUETTES DE RIZ, SEMOULE, POMMES DE TERRE, MARRONS ET FLANS.**—Prenez de ces substances préparées comme pour les gâteaux, mais avec 2 œufs de plus, terminez comme les crèmes frites—on peut aussi les tremper dans de l'œuf battu, saupoudrer de farine et faire cuire au beurre.

## CONFITURES ET LIQUEURS

**CONFITURES DE CERISES ET FRUITS ROUGES.**—Mettez cuire, 15 minutes, dans un sirop de sucre, des cerises épluchées—laissez reposer dans un vase en porcelaine jusqu'au lendemain.—Préparez une gelée de cerises, groseilles ou framboises, ajoutez-y vos cerises au moment de mettre dans les pots.—Les fraises se mettent seulement dans le sirop bouillant.

**CONFITURES DE POIRES, ABRICOTS, PRUNES.**—Epluchez les fruits, jetez-les dans un sirop de sucre. Quand ils sont cuits mettez les fruits dans les pots—faites rebouillir le sirop et versez-le par-dessus.—Employez autant de livres de sucre que vous avez de livres de fruits.

## BOISSONS CHAUDES

**CHOCOLAT.**—Laissez fondre les tablettes sur un feu doux avec un peu d'eau.—Lorsqu'elles sont complètement ramollies les écraser avec du lait ou de l'eau et laisser cuire à petit feu.—Plus le chocolat est cuit meilleur il est.—On peut ajouter un bâton de vanille pendant la cuisson.—Les meilleurs gâteaux à prendre avec le chocolat sont les pains au beurre, la galette et la brioche.—La préparation du chocolat en tablettes demande toujours quinze à vingt minutes.

**CAFÉ.**—Prendre de préférence du café peu brûlé et nouvellement moulu. L'appareil à la Dubelloy est le plus simple. Il suffit de placer le café en poudre sur la passoire, de le tasser légèrement et de verser peu à peu de l'eau bouillante.—Si l'on prépare du café pour le prendre après dîner, il ne faut le préparer qu'à la fin du repas pour n'avoir pas à le faire réchauffer.—Les cafetières à bascule ou à circulation ont l'avantage de faire le café très-rapidement.

(à continuer.)

## RÉFLEXIONS

C'est au pied du mur que l'on voit le maçon, mais on y rencontre parfois... autre chose.

Les hommes dont l'esprit est borné aux opérations financières sont des bêtes de somme.

Un banquet de sourds-muets a été donné la semaine dernière à l'hôtel du Louvre.

Au dessert, chose d'ailleurs très naturelle, tous les convives demandaient la parole.

Pourquoi dit-on : "Prêter serment" et "donner sa parole ?"

## FAITS D'HIVER

## MARS

1. Ouverture de la session criminelle à Montréal.
4. Installation du président Harrison.
- Première représentation de la deuxième semaine de la troupe Coquelin.
5. Les jésuites prennent une action en dommage de \$50,000 contre le *Mail*.
- M. Foster prononce le discours sur le budget.
6. Grand incendie à St Louis du Mile-End.
- Caucus d'échevins ; distributions des fauteuils présidentiels.
7. Rupture du pont de glace.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de la pharmacie H. R. Gray.

Cette pharmacie, une des plus anciennes de la ville, se recommande aux familles, pour ses articles de toilettes, ses préparations enregistrées et le soin apporté aux prescriptions.

Nous prions les lecteurs de LA VIE ILLUSTRÉE de ne pas l'oublier à l'occasion.

LA BANQUE DU PEUPLE

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la banque du Peuple a eu lieu hier après-midi, au siège social de la banque. Étaient présents : M. le maire Grenier, président ; MM. N. Delisle et P. P. Martin, auditeurs ; Alph. Leclaire et Wm. Francis, directeurs ; O. Martin, Ed. Desjardins, Moïse Branchaud, l'hon. juge Berthelot, Charles Lacaille, Joseph Daigle, F. D. Monk, John Crawford, T. D. Hood, M. Morisson, James Wilson, J. C. Dunlop, etc., etc.

M. Jacques Grenier ayant pris le fauteuil, M. J. S. Bousquet, gérant de la banque, fut prié d'agir comme secrétaire, et après quelques mots d'introduction du président, donna lecture du rapport comme suit :

Les Directeurs ont l'honneur de soumettre aux actionnaires le rapport ainsi que l'état général des affaires de cette Banque pour l'année finissant le 28 février 1889 :

*Etat des profits pour l'année expirant le 1er Mars 1889*

DÉBIT	
Dividende de 3 pour cent payé le 1er septembre 1888.....	\$36,000.00
Dividende de 3 pour cent payable le 4 de mars 1889.....	36,000.00
Montant porté au Fonds de Réserve.....	50,000.00
Balance portée au crédit du compte de profits et pertes....	4,644.17
	<u>\$126,644.17</u>

CRÉDIT	
Profits nets établis après avoir déduit les dettes mauvaises et douteuses de l'année et déduit les frais généraux d'administration.....	\$126,644.17
	<u>\$126,644.17</u>

Les profits nets de l'année, établis après avoir déduit les dettes mauvaises et douteuses ainsi que les frais généraux de l'administration ont été de \$126,644.17.

De ce montant, nous avons payé des dividendes au taux de six pour cent par année, et placé à la Réserve une somme de \$50,000 ce qui porte ce Fonds à \$350,000.

L'attention spéciale de ce bureau est dirigée vers l'importance vitale de l'érection d'une Réserve, que notre ambition légitime est de porter à 50 pour cent de notre capital ; quelques années d'un commerce libre de paniques permettra, nous l'espérons, la réalisation de ce projet.

Les agences ont été inspectées minutieusement durant l'année ; nous notons un accroissement important de leur chiffre d'affaires et leurs rendements sont bons.

Nous sommes heureux de reconnaître les bons services rendus à l'administration par les divers employés et officiers de cette institution ; leur fidélité et assiduité ont contribué largement à faciliter le succès de nos opérations.

Le montant des profits réalisés rencontrera, nous l'espérons, la satisfaction générale des actionnaires : prenant en considération la dépression du commerce et l'état de stagnation qui a existé sur les affaires durant l'année qui vient de s'écouler, ce résultat est passable.

JACQUES GRENIER, Président.

Montréal, 1er mars 1889.

*Etat général, jeudi soir, 28 février 1889*

DÉBIT	
Billets de la banque en circulation.....	\$833,284.00
Dépôts ne portant pas intérêt....	1,354,857.02
Dépôt portant intérêt.....	2,286,649.26
Balance due aux autres banques ou banquiers..	26,901.13
Capital.....	\$1,200,000.00
Fonds de réserve	350,000.00
Profits et pertes.	66,592.50
Dividende No 86 payable le 4 mars 1889....	36,000.00
Dividendes non réclamés.....	5,223.17
	<u>1,657,815.67</u>
	<u>\$6,159,507.08</u>

CRÉDIT

Espèces.....	\$73,976.42
Billets de la Puissance.....	440,415.00
Billets et chèques d'autres banques incorporées dans la Puissance.....	226,318.85
Balance due par les autres banques.....	57,113.86
Prêts à demande sur actions et autres valeurs publiques	529,482.06
Immédiatement réalisables..	\$1,327,306.19
Prêts et escomptes courants...	\$46,070.60
Billets en souffrance garantis.	22,083.95
Billets en souffrance non-garantis.....	17,412.37
Hypothèques et jugements..	99,244.53
Biens fonciers.....	38,305.70
Édifices de la banque.....	54,444.74
	<u>\$6,159,507.08</u>

J. S. BOUSQUET,  
Caissier.

Nous soussignés, auditeurs nommés à votre dernière assemblée générale annuelle, avons l'honneur de faire rapport qu'après avoir fait un examen complet et détaillé des livres et valeurs, en un mot après avoir pris connaissance de l'actif et du passif de la Banque du Peuple nous déclarons avoir trouvé le tout régulièrement tenu, et en accord avec l'état général de ses affaires ci-haut soumis.

P. P. MARTIN } Auditeurs.  
NOLAN DELISLE }

Montréal, 1er mars 1889.

ADRESSE DU CAISSIER

Avant d'adresser la parole sur le relevé général du commerce de cette Province, depuis la dernière assemblée annuelle des actionnaires de cette institution, je me permettrai quelques remarques additionnelles à titre d'informations au rapport des Directeurs et aussi certaines observations sur l'état général des affaires de cette banque qui vous est soumis, ce jour.

L'énergie de la direction et des administrateurs, comme résultat évident de la responsabilité de leur devoir, tend vers un même but, qui est celui de promouvoir les intérêts de cette institution et d'aider à son progrès légitime, et à l'agrandissement de ses opérations.

Pour y parvenir et faciliter le mouvement de l'avant, leur administration a compris l'urgence qu'il y avait d'établir cette banque sur un pied à la hauteur des besoins généraux du commerce de ses marchands, et de la mettre en position d'offrir des accommodations nombreuses et faciles.

Aussi la direction convaincue du bien pouvant résulter de l'extension de nos relations commerciales, en vue de l'accroissement de nos affaires n'a-t-elle laissé, durant cette année, échapper aucune occasion de le faire. Je suis heureux de pouvoir dire, que comme résultat de leur travail, nous sommes aujourd'hui en mesure de satisfaire aux exigences multiples des industries diverses et du commerce dans toutes ses branches.

Ceci a eu pour effet pratique, d'aider considérablement à l'augmentation matérielle du chiffre de nos affaires, que nous constatons dans le bilan ; aussi nos dépôts sont maintenant de \$3,641,506.28 tandis qu'ils étaient de 3,219,486.33 l'an dernier et nos prêts et escomptes au public qui étaient de \$4,784,673.53 sont aujourd'hui de \$5,169,687.98. Cette augmentation est due à la nouvelle clientèle que la Banque s'est faite au moyen des facilités commerciales qu'elle est en position d'accorder.

Les affaires de Banque, aujourd'hui, comme toutes les autres affaires, sont soumises à beaucoup de compétitions et on ne peut espérer parvenir à un chiffre important de transactions sans offrir au public des avantages égaux à ceux offerts par nos concurrents.

Nous avons donc, cette année, apporté une attention toute spéciale à l'extension de nos relations commerciales. J'ai la satisfaction de vous apprendre que nous avons dernièrement complété avec des Banques locales et étrangères, certains arrangements, qui nous permettent d'émettre des mandats, lettres de change et lettres de crédit, payables dans presque toutes les parties du monde, d'acheter, vendre ou collecter les valeurs étrangères et de faire aucunes transactions, soit sur ce mar-

ché, soit sur les marchés étrangers, avec autant de facilités et avantages qu'aucune autre institution.

En somme, quoique le résultat des opérations, n'ait pas atteint la hauteur de nos espérances, l'année n'a pas été perdue et l'état général comparé avec une augmentation de circulation de dépôts et d'avances au public, sur l'année précédente, tandis que les items, dettes en souffrances, et immeubles accusent une forte réduction, et le montant de profits nets réalisés, a été de 10 1/2 pour cent de notre capital ; ce résultat est assez satisfaisant si nous prenons en considération la dépression générale qui a existé sur les affaires durant l'année qui vient de s'écouler.

REVUE DU COMMERCE

Le commerce dans toutes ses branches a été durant cette année très pauvre et son rendement peu satisfaisant. Ce résultat a eu pour causes principales : la mauvaise température que nous avons eue, en second lieu l'état défavorable des chemins au trafic durant l'automne qui est cette saison de l'année où le commerce a le plus besoin de communications faciles pour activer sa marche.

L'année qui a commencé par un printemps tardif, suivi d'un été froid et d'un automne pluvieux s'est terminée par un hiver doux, sans neige jusque vers le 25 du mois de janvier. Les conséquences ont été un commerce de printemps passable, les ventes d'été calmes, sans vigueur, où l'hésitation persistante du consommateur dans ses achats se laissait voir, craignant avec raison la récolte qui s'annonçait sous de tristes couleurs, un commerce d'automne interrompu matériellement par le mauvais état des chemins et les ventes d'hiver désastreuses.

La récolte, en dépit des apparences et de l'influence contraire du temps, bien que mauvaise en beaucoup d'endroits a été bonne en moyenne, mais dans plusieurs parties de cette province son écoulement n'a pu se faire que partiellement, le mauvais état des chemins, occasionné par les pluies torrentielles et incessantes de l'automne ayant rendu son mouvement impossible. Seul dans les localités à proximité des voies ferrées, un déplacement d'une nuance plus active a eu lieu, mais encore beaucoup de foin et grain en ces lieux, vendus sur place, n'ont pu être expédiés ; donc l'effet de la récolte ne s'est pas encore fait sentir en entier sur le commerce qui, pour cette raison, est resté stagnant et sans vigueur.

Le volume des affaires a donc été beaucoup moindre par ces raisons, et son chiffre dans presque toutes les industries dénote une baisse considérable de rendements ; l'effet, bien que général, a été plus désastreux dans certains lignes qui ont accusé un calme prononcé de leurs ventes d'automne et d'hiver.

Durant les derniers mois, la collecte des crédits a été difficile à effectuer et les ventes ont été malheureusement faibles, ce qui a rendu la situation des marchands très gênante ; de fait nous n'entendons que plaintes depuis quelques temps et un grand nombre de faillites ont eu lieu. Ces épurations sont une conséquence inévitable de la dépression suivie et prolongée des affaires.

En somme, le public commerçant a ajouté bien peu au capital de l'an dernier et les espérances d'un commerce profitable, qu'on avait d'abord conçues au commencement de cette année, ont été déçues par l'intempérie des saisons.

Cependant les résultats en général quoique peu satisfaisants, auraient sans tant de circonstances et d'éléments défavorables, pu avoir des conséquences plus désastreuses. Les effets d'une crise que la stagnation prolongée menaçait de faire sévir ont été atténués par la légère importation des marchands de gros et la prudence apportée dans leurs achats : cette sage administration de leur part a localisé l'orage aux opérations du négociant imprudent et soulagé la situation. Les marchands de gros eussent-ils, en prévision d'un commerce d'automne actif, que les débuts du printemps, d'ailleurs, semblaient indiquer devoir être très brusques, acheté beaucoup, se seraient trouvés dans les angoisses d'une situation difficile et les conséquences auraient été sérieuses, car de grands achats eussent été sérieux, car de grands achats eussent créé des remises considérables que l' inanition des ventes auraient rendues difficiles à rencontrer. Heureusement que la diminution dans le chiffre des ventes a été contrebalancée par un équivalent dans les achats et les paiements ont été par eux rencontrés d'une manière satisfaisante.

Les marchands détailliers avec un petit capital, reposant sur une rentrée prompt de

ses ventes pour faire face à des engagements, ont été pris en défaut et sévèrement éprouvés, de fait, un grand nombre ont succombé sous la pression des échéances.

D'après les statistiques émises par nos agences mercantiles les faillites de l'année ont été plus considérables que celles de l'année précédente quoique le volume d'affaires ait été moindre pour cette province ; son augmentation en nombre a été de 22 0/0 et en passif que 10 0/0 ce qui démontre que pour la plupart, les marchands avec un petit capital ont été poussés au pied du mur.

Le total des grains et produits agricoles expédiés par le port de Montréal, a été aussi considérablement moindre que celui de 1887, d'après le rapport du bureau de commerce. De ces articles le blé accuse la plus grande réduction étant tombé de 9,000,000 de minots en 1887 à 2,000,000 en 1888, la quantité de pois et d'avoine a également diminué de 2,000,000 de minots, en somme l'exportation des grains qui avait atteint 12,000,000 de minots en 1887 a été réduite à 6,000,000 en 1888.

Il est assez difficile de se rendre exactement compte d'une pareille diminution, n'ayant point de statistiques précises de la production agricole de ce pays, nous avons tout raison de croire qu'elle a eu pour causes principales, la mauvaise récolte en blé et ensuite l'intempérie des saisons qui a retardé la distribution générale des grains.

De même l'exportation des produits de la laiterie ne supporte pas la comparaison de l'année précédente. Il est bien vrai que le fromage s'est maintenu à peu près dans le même chiffre, mais le beurre accuse une diminution de 60 0/0. La baisse dans la production des beurres a été telle durant les cinq dernières années que cet article menace de devenir avant peu un article d'importation.

Ce produit, cependant, serait aujourd'hui, la source d'un grand revenu si les cultivateurs voulaient lui donner une attention spéciale et le fabriquer d'une qualité meilleure, afin qu'il puisse prendre sa place sur les marchés étrangers où les beurres supérieurs du Danemark et de l'Irlande l'ont succédé.

LA MARCHANDISE SÈCHE

La marchandise sèche a peut être été le commerce le plus éprouvé, car ses ventes ont été faibles et les faillites nombreuses. Cette branche est dans un état déplorable et a moins qu'un changement radical ne soit effectué bientôt dans son mode d'acheter et de vendre, des désastres très nombreux sillonneront le bilan des marchands chaque année. Deux causes expliquent l'état actuel et même quelque peu alarmant de ce commerce, ce sont les crédits illimités, et le surplus de marchandises qui obère le budget de presque tous les marchands ; pour le relever de son état d'oppression et le retirer du marasme dans lequel il est tombé, ils devront lutter avec énergie contre ces deux chances qui le ruinent.

Le nombre des détailliers est aussi trop grand et je regrette d'avoir à dire que plusieurs ne possèdent point toutes les qualités requises et indispensables pour conduire à bonne fin et assurer le succès de leur maison.

Combien de jeunes gens n'écoutant que leur énergie et leurs aptitudes de vendeurs, animés d'une légitime ambition se sont lancés dans cette ligne déjà surfaite, et ont investi des économies résultant de plusieurs années de travail, pour les voir engloutir dans un naufrage expliqué par leur peu de connaissances en matières de finances.

C'est une erreur grave de croire qu'un bon vendeur fait invariablement un bon marchand, la faillite a souvent démontré la fausseté de cette impression et prouvé plus d'une fois que des marchands avec une clientèle suffisante pour assurer le succès de leur maison ont été poussés au pied du mur par leurs achats peu judicieux et leur mauvaise administration, le tout résultant d'un manque de connaissances financières qui est absolument indispensable à tout négociant désireux de parvenir.

De porter un stock trop élevé relativement à leur capital et le chiffre de leurs ventes est l'erreur fatale dans laquelle un grand nombre d'eux se laissent entraîner et qui occasionne leurs désastres.

Le commerce d'épicerie en gros s'est maintenu ferme dans ses ventes, et a subi une bien légère diminution de son chiffre d'affaires, il y a améliorations marquées dans la nature des transactions de cette ligne qui se rapproche du système des ventes au comptant dans plusieurs de ses spécialités, comme résultat de ce mouvement une compétition prononcée prend place, les profits sont minces,

et, un même chiffre de ventes rapporte moins de bénéfices qu'autrefois, cependant mieux vaut un profit moindre réalisé, que de grands profits en perspective.

L'épicière détaillière afin de faire face aux exigences nouvelles de son commerce se voit dans la nécessité d'effectuer la collecte de ses crédits plus promptement et ce fait le rend plus prudent dans ses ouvertures de crédit.

Le bois, le fer, les métaux ont été aussi très actifs, ces branches diverses ayant reçu leur impulsion de la construction qui a été grande. La perspective est qu'il y aura demande très forte de ces articles durant l'été car suivant les rapports des architectes, un nombre de constructions dispendieuses et autres devront être érigées durant la saison prochaine.

Le commerce des propriétés foncières se fait remarquer par l'accroissement important de ces ventes et l'attention des capitalistes semble se diriger de ce côté, car une demande très brusque pour des fins et placements dans cette ville se fait sentir depuis quelque temps et des ventes considérables ont été faites à des prix élevés. Si l'augmentation des prix dans ce marché est l'effet seul de la pression des placements par les capitalistes, à la bonne heure, cela indiquerait qu'une grande confiance dans l'avenir existe mais d'un autre côté ce serait un danger si cette hausse était occasionnée par la spéculation.

Dans la situation actuelle de la finance, l'argent est facile et les offres de prêts sur collatéraux à demande sont abondants, à des taux d'intérêts réduits. Cette abondance a pour cause partielle, les emprunts effectués sur le marché de la métropole durant 1888 par les gouvernements et municipalités, lesquels sont temporairement maintenus en banque. L'escompte sur le papier de commerce se maintient dans les hauts prix quoiqu'il y ait eu relâche dans les demandes depuis quelques mois et une augmentation pour cette cause se constate dans l'encaisse métallique des banques.

Le marché monétaire est actuellement sans activité et il est assez difficile de dire ce qu'il sera dans l'avenir; combien de temps cette accumulation de fonds en banque durera-t-elle? entièrement cela dépendra du degré plus ou moins d'activité qui peut prévaloir et aussi de l'emploi et de la distribution que feront de leurs capitaux le gouvernement et les corporations.

Sous les circonstances, les marchands ne doivent point impudemment s'aventurer dans de nouvelles entreprises en comptant sur la facilité actuelle du marché monétaire pour contracter des obligations; car lorsque cette situation changera comme il arrivera un jour ou l'autre, si nous considérons le total important de la récolte encore en mains, des travaux de construction en perspective considérables, de grandes sommes à être employées par les gouvernements et municipalités afin d'aider au développement, les probabilités sont qu'une demande active succédera bientôt à l'oppression actuelle et que pour des besoins légitimes, une demande active prendra effet et nécessitera une augmentation des lignes d'escompte avant peu.

L'argent abondant durant l'inanition peut devenir rare durant l'activité et créer une gêne qui se manifestera par une augmentation dans les taux de l'intérêt.

Les marchands devront donc, afin de faciliter la finance de leurs maisons, se limiter dans leurs achats aux besoins immédiats de leur commerce, éviter tout encombrement qui crée des paiements, superflus, et conduire leurs affaires avec le moins de stock possible, et ce afin de renforcer leur position et ne pas se laisser surprendre par les changements et perturbations qui peuvent arriver dans le marché monétaire.

Il y a inclination très prononcée parmi les marchands de cette province de surcharger leur magasin de marchandises; cet encombrement est très préjudiciable au succès, et peut être le plus grand obstacle à l'avancement de leur commerce, c'est là un reliquat de l'usage des années passées ou le marchand se trouvait dans la nécessité presque absolue de ne pouvoir acheter que deux fois l'an et vendre durant les intervalles.

Maintenant que les facilités de transports sont nombreuses et variées, acheter pour 3, 4 ou 6 mois d'avance est une erreur et de grands avantages résulteraient pour le commerce, s'il était adopté comme principe d'acheter en qualité moindre et renouveler son stock plus souvent.

Le commerce de gros; peut être, trouverait de grands obstacles à mettre ce mode, en usage maintenant, mais rien n'empêche le détaillier de l'accepter de suite. Les consé-

quences qui découlent sont très précieuses, d'abord ce mode nécessite moins de capital, réduit le compte d'intérêt, diminue les échéances et ferait aussi disparaître de la tablette des marchands, cette accumulation de marchandises hors mode, qu'il doit rendre à sacrifice très souvent, afin de s'en débarrasser; c'est aussi le seul remède à l'excès de production.

Les affaires sont tranquilles à présent, l'avenir, cependant s'annonce sous un aspect plus encourageant, les faillites, il est vrai ont été nombreuses depuis quelque temps, mais elles ont été limitées en grande partie à cette classe de marchands qui n'avaient pas ou presque pas de capital, et le mal n'a pas été aussi grand qu'il paraissait d'abord.

Les grandes maisons de commerce ayant résisté à cette longue période de dépréciations ont prouvé qu'elles reposaient sur une base forte et solide.

Nous avons maintenant tout lieu d'espérer qu'avec un temps favorable, les affaires prendront un nouvel essor sous peu, comme je le faisais remarquer tantôt avec un total important de la récolte encore en mains, des travaux de construction en perspective considérables, la classe ouvrière bien employée à des gages rémunérateurs, de grandes sommes à être dépensées par les gouvernements et corporations, sont autant d'éléments qui devront aider à sortir le commerce de cette province de sa dépression actuelle.

Après quelques remarques de M. Nolan Delisle, et de Morrisson, M. T. D. Hood propose, secondé par M. James Wilson, l'adoption du rapport des directeurs et des auditeurs. Adopté à l'unanimité.

Puis M. le Dr Ed. Desjardins propose, secondé par M. Leclaire, que MM. M. N. Delisle, P. P. Martin et M. Branchaud soient élus auditeurs pour l'exercice suivant.

Adopté à l'unanimité.  
M. John Crawford fit ensuite en quelques mots l'éloge du président, des directeurs et du gérant de la banque et proposa, secondé par M. Moise Branchaud, "que les actionnaires doivent et offrent présentement leurs remerciements au président, directeurs et gérant de la banque, pour la manière très satisfaisante dont ils ont administré les affaires de la banque.

Adopté à l'unanimité.

## VOCABULAIRE

### FACTEUR

Un lettré, qu'à l'Académie  
On accepterait volontiers,  
S'il n'avait, de parfumerie,  
Un échantillon dans les pieds.

### FOUR

Qualificatif élégant,  
Dont on se sert à l'ordinaire,  
Pour désigner, à tout venant,  
D'un ami, l'essai littéraire.

### ALCIDE CHAPEAU.

### ÉTIQUETTE

Pour notre gêne, une observance  
Semblant inventée à dessein,  
Qu'on pourrait appeler, j'y pense,  
La bêtise humaine en son plein.

## SOUVENIR D'HAMLET

A la seconde représentation, M. David qui était chargé du rôle du spectre, se sentit tout à coup saisi d'une démangeaison extraordinaire dans le milieu du dos: un insecte nuisible s'était évidemment introduit sous sa fantastique ferraille.

Il n'en attaqua pas moins son grand air avec un creux des plus profonds.

\* \* \*

Mais à mesure qu'il chantait, la démangeaison devenait plus vive, et M. David commençait à s'agiter désespérément, avec des froissements d'armure de plus en plus sonores.

C'était excessivement dramatique.

— Qu'a donc mon vénérable père? se

demanda le prince Hamlet, tout en l'écoutant pieusement.

Et il leva sur M. David des yeux étonnés.

Alors celui-ci, modifiant légèrement le texte de MM. Michel Carré et Barbier, chanta:

Une puce est entrée en l'armure royale,  
Et je la sens pousser à bout la trahison;  
Je ne puis me gratter à cause de la salle:  
Quelle atroce démangeaison!

M. Faure, qui jouait Hamlet, eut toutes les peines à retenir un immense éclat de rire.

Le public ne s'était aperçu de rien.

## FAITS DIVERS

### LA BALEINE AVALÉE PAR JONAS

Enfoncé, l'homme à la fourchette!

Un batelier savoisien avait parlé, l'autre jour, qu'il avalerait, tout cru et sans enlever les arêtes, un brochet de six livres; les riverains du lac de Genève sont tous venus assister à l'opération.

Seulement, Jonas a eu tort d'avaler la baleine: le malheureux est dans un état désespéré.

### SIX ENFANTS EN TROIS ANS

Les époux Adair, de Jeffersonville (Indiana), sont mariés depuis trois ans seulement et ont déjà six enfants. La première année de son mariage, Mme Adair a donné deux jumeaux à son mari; la seconde année, elle lui a fait cadeau d'une petite fille, et enfin ces jours derniers elle vient de lui offrir trois autres enfants d'une seule couche: deux petites filles et un garçon. Cependant les époux Adair n'ont rien d'extraordinaire dans leur apparence. Le mari est un homme de trente-cinq ans et pèse 140 livres; la femme a trente ans environ et pèse 115 livres. Bien qu'il ne soit pas riche, M. Adair est très fier, dit-on, de sa famille, et il espère bien qu'elle s'augmentera encore.

### LA RESTAURATION DE LA TOURNURE

On sait que Mme Cleveland a été accusée d'avoir fait un véritable coup d'État l'été dernier en abolissant la tournure, ou, tout au moins, en cessant de se parer de cet ornement bizarre.

Ce fut une véritable révolution à Washington et même dans la plupart des grandes villes des États-Unis. Il s'éleva de tous côtés de violentes protestations, principalement de la part de couturières et de fabricants de tournures, car, il paraît qu'il existe des industriels qui s'étaient fait une véritable spécialité de la fabrication des tournures. On dit même qu'une couturière, à l'ouverture de la dernière campagne électorale, n'a pas hésité à écrire à Mme Harrison, pour lui demander si elle était en faveur de la tournure.

Quoi qu'il en soit, un fabricant de tournures de la 14<sup>e</sup> rue, à New-York, jaloux sans doute de la réclame que s'était faite gratuitement cet entreprenant cordonnier du bas de la ville qui a offert récemment une paire de chaussures au général Harrison pour le jour de son installation comme président, a envoyé, de son côté, deux magnifiques tournures à Mme Harrison et à sa fille, Mme MacKee.

Mme Harrison a dû naturellement écrire au fabricant pour le remercier de

sa délicate attention. Le fabricant a fait encadrer la lettre, et tout le monde peut voir aujourd'hui, à la vitrine de son magasin, une tournure aux proportions modestes, mais à la forme élégante, avec une pancarte portant cette inscription en gros caractères: "Ceci est la reproduction exacte de la tournure que porte Mme Harrison, femme du futur président."

Inutile d'ajouter qu'une foule énorme stationne toute la journée devant le magasin.

## THÉÂTRE ROYAL.

SPARROW & JACORS, Prop. et Gérants.

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 11 MARS,  
APRÈS-MIDI ET SOIRÉE

LA FAMEUSE PIÈCE A SENSATION

Beacon Lights

MAGNIFIQUES DÉCORS ET COSTUMES

PRIX D'ADMISSION, 10, 20 et 30 cts.

SIÈGES RÉSERVÉS, 10 Cts. EXTRA.

Plan au magasin de musique de Prince.

Semaine suivante—MAIN LINE

## PEINTURES ET TAPISSERIES

FERRONNERIES, LAMPES,

GLACES DE MIROIRS,

HUILE DE CHARBON,

MASTIC, HUILE DE LIN,

TEREBENTINE, VITRES,

ETC., ETC., ETC.

FRS. MARTINEAU,

1381—RUE STE. CATHERINE—1381

MONTREAL.

12 Fév.—1a

MATSON FONDÉE EN 1859.

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL.

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITES:

GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.

" Dental Pearlina, pour les dents.

" Saponaceous Dentifrice, pour les dents.

" Chloralyne, pour le mal de dents.

" Sulphur Pastilles pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les maladies de la gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le sirop de Chloral inaltérable de Gray

Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray

HENRY R. GRAY

Chimiste-pharmacien, 144 rue St Laurent,

MONTREAL.